

R-15
c 2

La Revue Franco-Américaine

Publication mensuelle illustrée

SOMMAIRE :

- STEPHEN LIEGEARD..... *Aux dames françaises de la Croix
Rouge* (Poésie).
- J. L. K.-LAFLAMME..... *La Question des langues et l'épiscopat
dans la Nouvelle Angleterre.*
- FR. THOS. COUET, O. P. . . . *Le bois, voilà l'ennemi ! Etude d'éco-
nomie sociale et politique.*
- JEAN COLON..... *La colonie Franco-Américaine d'Escourt.
Lettres d'évêques.*
- HERVE DE RAUVILLE.. *La France, vue de l'Ile de France.*
- LEON KEMNER..... *Revue des faits et des œuvres.
Nouvelle.—Romance.—Bibliographie.*

POUR LE NUMERO DU MOIS D'AVRIL

Les ultra-américains et les missions catholiques au Japon

PAR J. L. K.-LAFLAMME

PRIX DU NUMERO

Canada : 15 cents | Etranger : 20 cents

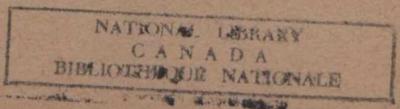
DIRECTEUR

J. L. K.-LAFLAMME

QUEBEC

SOCIETE DE LA REVUE FRANCO-AMERICAINE

MCMIX





Restons chez nous!

Région de la Matapédia L'opinion publique est aujourd'hui parfaitement fixée sur la valeur de cette région au point de vue de la colonisation. C'est un des plus beaux et des plus riches coins de terre du pays. Le sentiment des explorateurs et des arpenteurs qui ont parcouru cette région est au reste unanime sur ce point.

Cette région à laquelle on peut prédire déjà un brillant avenir est formée par l'immense territoire arrosé par la rivière Matapédia et ses affluents, depuis sa source vers le nord jusqu'à la rivière Ristigouche dont elle est tributaire, vers le sud. L'étendue de cette belle région est d'environ 1,300 milles carrés, soit 832,000 acres.

Le sol est composé presque partout de sable argileux et est exceptionnellement productif. Les pâturages sont également bons et abondants. De plus, il y a, dans nombre de cantons, absence presque totale de roches et de cailloux.

Le terrain est naturellement drainé par une couche de pierres, en sous-sol, à la profondeur de deux pieds et demi à trois pieds. Aussi, est-il rare que l'on soit obligé de faire des fossés ou autres travaux d'égoûts.

Dans certaines parties même, le défrichement est rendu facile à cause de la grande étendue de bois brûlé.

VOIES DE COMMUNICATION

Tous les cantons de la vallée de la Matapédia ont l'avantage d'être d'un accès facile par suite du passage du chemin de fer. L'Intercolonial suit en effet sur un parcours de près de quarante milles, les bords mêmes de la rivière Matapédia, et met conséquemment les colons en communication directe avec les plus grands centres, tels que Québec, Montréal, Saint-Jean, N.-B., et Halifax, N.-E.

Région de l'Outaouais et du Témiscamingue :

Cette vallée a pour bornes à l'est, les tributaires de la rive droite du Saint-Maurice, au sud le Saint-Laurent jusqu'à l'embouchure de l'Ottawa, et l'Ottawa même au sud et à l'ouest, jusqu'au haut du lac Témiscamingue vers l'ouest par la ligne frontière entre Québec et Ontario, et vers le nord par la hauteur des terres divisant le bassin du Saint-Laurent de celui de la Baie d'Hudson.

Cette région comprend plus de 40,000 milles carrés et embrasse dans ses limites les forêts des comtés de Joliette, Montcalm, Terrebonne, Ottawa, l'Assomption, Pontiac, Argenteuil et Berthier.

La partie inférieure de la vallée de l'Ottawa est déjà, comme on le sait, défrichée, occupée et cultivée, mais il reste une autre partie importante à coloniser. C'est celle qui comprend le milieu des vallées de la Gatineau, de la Lièvre et de la Rouge, dont les eaux s'écoulent dans l'Ottawa.

Il en est de la vallée de l'Outaouais comme de tout pays ; on y trouve des terrains rocheux, sablonneux, marécageux, mais on peut, sans exagération, estimer à un tiers l'étendue du pays offrant à la colonisation d'excellentes ressources.

La forêt renferme les arbres de la plus belle venue, d'admirables pinières qui sont depuis de longues années l'objet d'une exploitation commerciale et qui constituent pour ainsi dire la principale richesse de ce territoire, de la pruche, de l'épinette, etc.

Le sol de la vallée du Témiscamingue, comme celui de la région de l'Outaouais, est presque partout d'une grande richesse.

Les chemins de fer permettent d'atteindre les postes les plus importants du Nord.

Les demandes de renseignements doivent être adressées au Ministère de la Colonisation, à Québec ; à M. L.-E. Carujel, agent de colonisation, à Montréal, ou à M. J.-B. Lucier, agent de rapatriement, à Worcester, Mass.

AVIS

Abonnez-vous et faites abonner vos amis à *La Revue Franco-Américaine*. Remplissez le bulletin d'abonnement ci-dessous et envoyez le avec le montant à M. J. A. Lefebvre, administrateur de *La Revue Franco-Américaine*, 4, casier postal, Québec.

BULLETIN D'ABONNEMENT D'UN AN

AU JOURNAL " *La Revue Franco-Américaine* "

Québec, Canada.

Je prie l'administrateur de *La Revue Franco-Américaine* de m'abonner pour 12 mois, à dater du.....190....., pour la somme de.....que je vous envoie en.....payable au pair, à Québec.

La Revue devra être envoyée à l'adresse suivante :

Monsieur.....

Signature.

à.....

.....

PRIX D'ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
Canada.....	\$0.80	\$1.50
Etats-Unis.....	1.10	2.00
France et Belgique.....	5.50 frs.	10. frs.

Nos abonnés de l'extérieur qui nous envoient le montant de leur abonnement, sont priés de le faire par mandat-poste, mandat-express ou chèque payable **au pair** à Québec. Nous perdons au moins 15 cents sur les chèques de succursales de banques et nos abonnés comprendront pourquoi nous préférons les chèques **au pair**.

La Banque Nationale

FONDEE EN 1860

Capital..... \$2,000,000

Réserve..... 900,000

¶ Notre service de billets circulaires pour les voyageurs "Travellers Cheques" est en opération depuis un an et a donné satisfaction à tous nos clients; nous invitons le public à se prévaloir des avantages que nous offrons.

¶ Notre bureau de Paris (rue Boudreau, 7, Square de l'Opéra) est très propice aux voyageurs canadiens qui visitent l'Europe. — — — — —

¶ Nous effectuons les virements de fonds, les collections, les paiements, les crédits commerciaux en Europe, aux Etats-Unis et au Canada, aux plus bas taux.

TELEPHONE

1422



J. R. CHALOULT

Gérant



THE UNDERWOOD

MACHINES A ECRIRE Underwood et Empire

Fournitures, Papier et Papier
Carbon.
Machines d'occasion à très
bas prix.
Réparations de toutes Ma-
chines, etc.



CLEMENT & CLEMENT
60, RUE SAINT-PIERRE
QUEBEC

Renouvellez votre Jeunesse

Jamais la lutte pour le succès social et commercial n'a été aussi ardente que de notre temps, et pour les vainqueurs comme pour aux vaincus arrive une époque où les nerfs et le corps demandent du repos. La nature et la science se sont entendues pour préparer une retraite où hommes et femmes fatigués peuvent renouveler leur jeunesse. Sur la ligne principale du système de chemin de fer du Grand Tronc, à Ste-Catherines, Ont., est situé "The Welland", un endroit où les maux de la vie sont soulagés par des bains dans les sources salines du "Puits de Ste-Catherines", et pris sur la surveillance médicale appropriée et accompagnés des soins convenables. S'adresser à 130 rue St-Jacques, Montréal, pour une brochure explicative et des plus amples informations.

Numéro d'essai

Q Nous adressons ce numéro de LA REVUE FRANCO-AMERICAINE, à titre d'essai, à plusieurs personnes dont les noms nous ont été donnés par nos amis.

Ceux qui, après l'avoir lu, ne désirent pas s'abonner nous obligeront beaucoup en nous retournant l'envoi, ce qui nous permettra de compléter les séries des futurs abonnés.

Adressez: LA REVUE FRANCO-AMERICAINE
Casier postal 4, Québec, P. Q.

A NOS LECTEURS

Il y a six mois que la **Revue Franco-Américaine** publiait son premier numéro.

Le succès de cette publication prouva dès l'abord qu'**elle** avait su prévoir les désirs, prendre les intérêts d'un public considérable et l'accueil fait dès le début a été sans cesse croissant. Nos lecteurs attendent avec impatience, chaque mois, l'apparition du numéro qui leur apportera d'agréables heures, d'attachantes et instructives lectures.

La Revue Franco-Américaine pénètre dans tous les milieux, donnant satisfaction au goût du lettré, de l'homme d'affaires, de l'étudiant, de la jeune fille et de la femme.

Elle offre, avec des articles instructifs et soigneusement documentés, une abondance de lectures tour à tour impressionnantes ou divertissantes, romans, nouvelles, poésies, monologues, fantaisies gaies, etc.

Elle vaut également par le texte, dû à des écrivains autorisés, et par l'illustration variée.

Elle présente à la fois l'intérêt d'actualité le plus vif et la valeur durable d'un ouvrage de fond.

Elle a ainsi sa place marquée dans tous les foyers et nous faisons appel à tous nos lecteurs pour qu'ils nous aident à la propager, soit en la recommandant autour d'eux, soit en nous fournissant de bonnes adresses ou en nous **demandant des numéros spécimens à distribuer**.

Dites bien à ceux qui désireraient avoir une série complète des numéros parus jusqu'aujourd'hui de se hâter d'en faire la demande, car dans un avenir très rapproché, il sera tout à fait impossible de se les procurer. Plus la série est complète, plus elle a de la valeur.

Adresse : LA REVUE FRANCO-AMÉRICAINÉ

4, Casier postal,

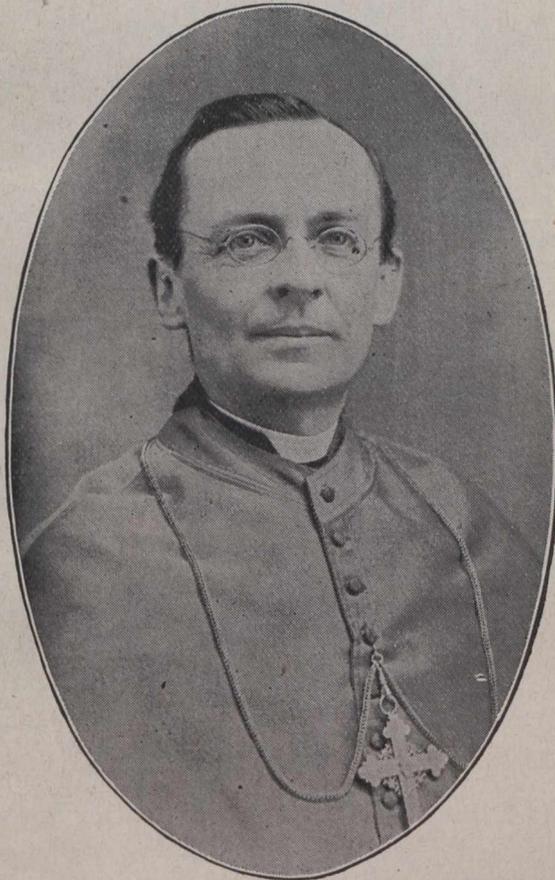
QUEBEC.

L'ILLUSTRATION

Supplément de "La Revue Franco-Américaine"

Vol. 2. No. 5.

1^{er} Mars, 1909.



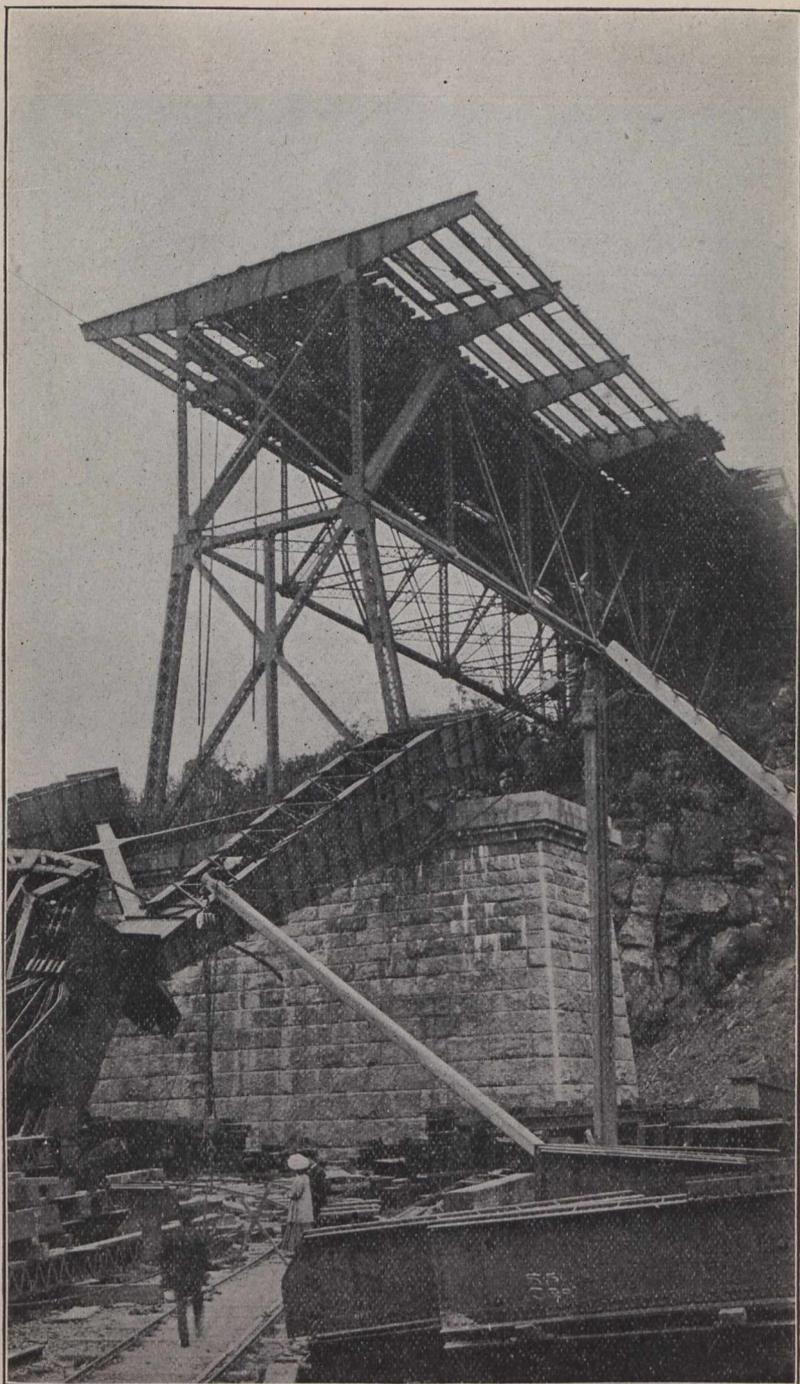
SA GRANDEUR MGR BRUCHESI
Archevêque de Montréal.



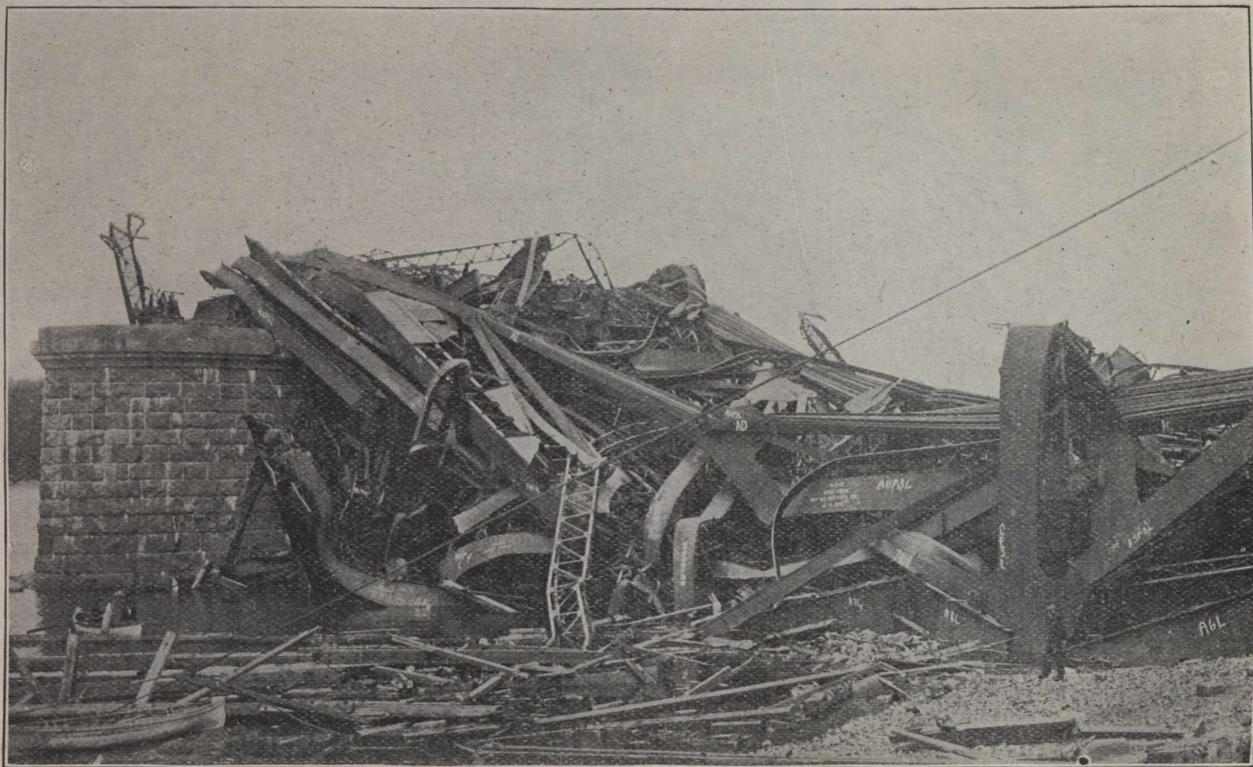


CONCORDAT ENTRE LE PREMIER CONSUL

et le Saint-Siège



LE PONT DE QUÉBEC.—Ce qui reste de la partie sud du pont.



LE PONT DE QUÉBEC.—Le pilier du sud, le jour qui a suivi la catastrophe.



LE PONT DE QUÉBEC.—Les piliers d'acier après le désastre.

Les Suffragettes

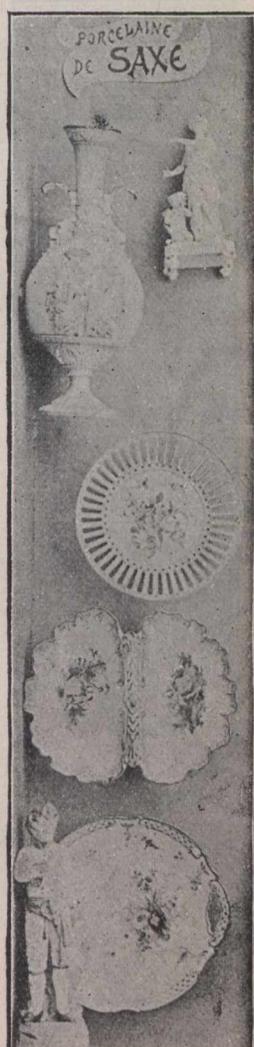
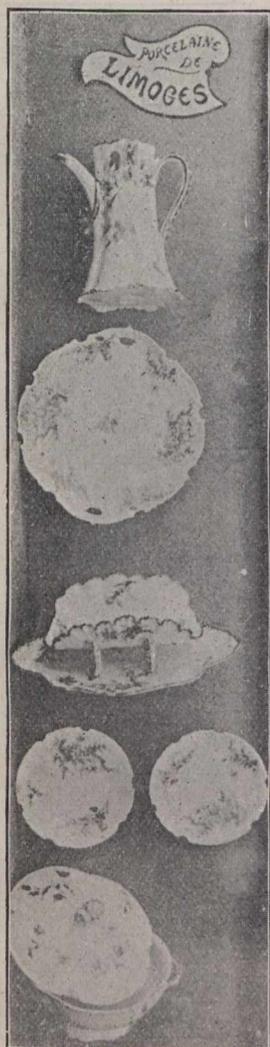


LA PROPAGANDE

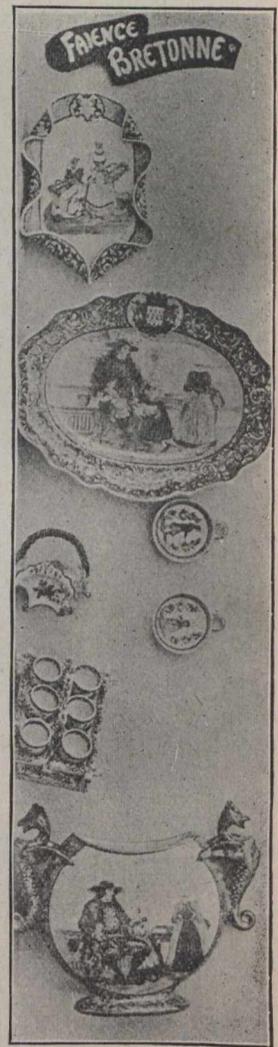
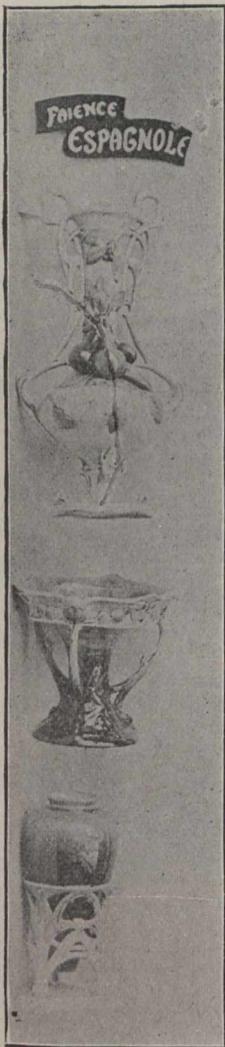


LA POLICE S'EN MÈLE

Pour les collectionneurs



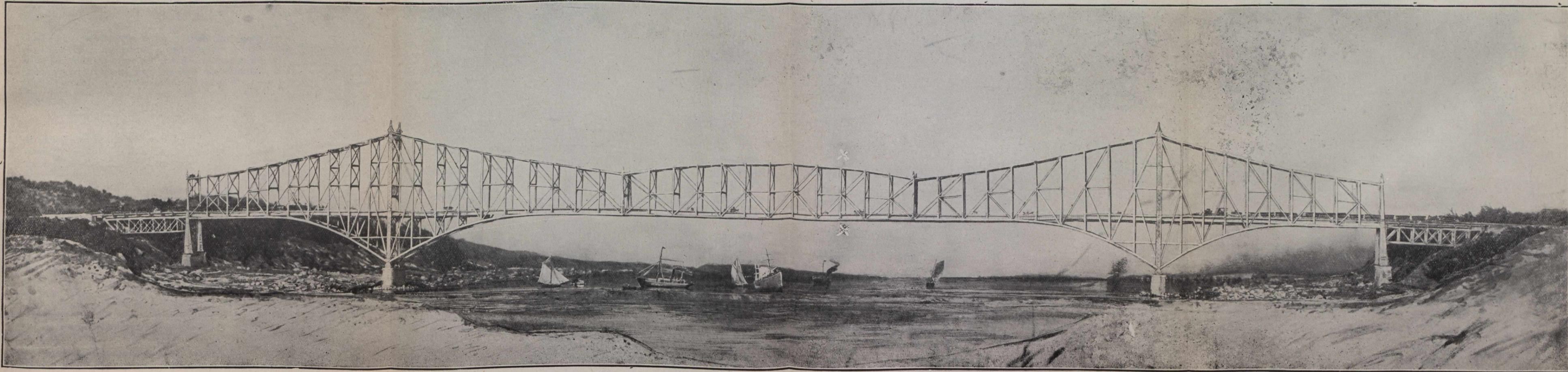
LES PORCELAINES : LIMOGES—JAPON—SAXE



FAIENCE ESPAGNOLE—FAIENCE BRETONNE

LE PONT DE QUEBEC

Tel qu'il devait être cet été (1909). Le plus considérable du genre dans l'univers.



Longueur totale du pont 3,300 pieds
 Longueur de l'arche centrale 1,800 "
 Hauteur à marée haute 150 "

La partie sud était construite jusqu'au point indiqué par la X lorsqu'elle s'écroula le 29 août, 1907.

Hauteur des piliers "cantilever" 360 pieds
 Largeur totale du plancher, voie double pour chemin de fer, tramway, voie carrossable 63 "

Aux Dames Françaises de la Croix Rouge

Ah ! venez vite à nous, venez, femmes françaises !
Le sang bout à nos cœurs, l'orgueil monte à nos fronts,
Dès que vous rayonnez sur nos heures mauvaises.
Vous pleurez, et ces pleurs ont lavé nos affronts ;
Vous souriez... Voici que renaît l'Espérance,
Car d'un souffle clément Dieu vous a fait fleurir,
Plaçant ainsi le baume auprès de la souffrance
Pour apaiser et pour guérir.

Reines de la pitié, filles d'illustres mères,
Votre saint dévouement se réclame de loin !
Elles versaient le miel sur les coupes amères
Dans les grands heurts d'acier où Roland fut témoin,
Ces vierges qui, laissant la lance aux Bradamantes,
Allaient parmi les morts chercher le délaissé,
Ames faites d'amour, intrépides amantes
Qui rendaient vie au corps blessé.

L'airain gardé leur nom, le marbre leur image...
Chez elles, frêle main vaut gantelet de fer ;
Sa caresse au vaincu semblé un divin hommage :
C'est comme un reflet bleu sur le seuil de l'Enfer,
C'est le philtre enchanté, c'est la guérison sûre,
C'est la blonde Angélique à genoux vers Médor
Qui sèche, en l'étanchant, le sang de la blessure
Au baiser de ses cheveux d'or.

De vos nobles labeurs saluons ces aïeules !
Sous le chaume, au manoir d'où s'éloigne le preux,
Le culte des absents ne les laisse point seules ;
Vainqueurs, ils leur sont chers, mais plus chers, malheureux :
Et quand l'Anglais est là sur notre sol qu'il souille,
On les voit, prolongeant la nuit jusqu'au déclin,
Rouler sur le fuseau l'or roux de leur quenouille
Pour la rançon de Duguesclin.

Vous, songeant aux héros martyrs de la bataille,
 Vous préparez déjà la rançon du salut.
 L'aiguille court, le lin s'effile, l'acier taille...
 Le ciel fut votre livre et votre cœur y lut,
 Alors qu'un noir cyclone, au soir de nos désastres,
 En tordait les feuillets, de son souffle irrité,
 Et ces mots à vos yeux ont lui, comme deux astres :
 "Patriotisme ! Charité !"

Voilà votre devise, et la devise est belle !
 Au seul nom de patrie, au cri d'humanité,
 Est-il âme si froide, est-il cœur si rebelle
 Que n'ouvre et que n'allume un éclair de fierté ?
 Ah ! ne répondez pas... Chez vous, femmes de France,
 La fleur du sacrifice est toujours de saison,
 Lys pur dont Jeanne d'Arc, l'ange de délivrance,
 Fut la sublime floraison.

Telle l'humble bergère, objet de mâle envie,
 Vous portez le brassard, mais un brassard de paix ;
 Le fer entre vos doigts est instrument de vie ;
 Vous savez sans le glaive ouvrir les rangs épais,
 De votre apostolat y promener la flamme,
 Relever le blessé de qui saigne le flanc,
 Puis étendre sur lui, triomphant oriflamme,
 La Croix-Rouge et l'écusson blanc.

Et vous ne connaissez ni partis, ni frontières...
 Tout corps sanglant pour vous est un dépôt sacré ;
 Au soin de le sauver vous vous livrez entières,
 Votre voix descend douce au mourant rassuré ;
 Il cherche dans vos yeux le regard de sa mère,
 Et quand du grand départ sonne l'instant fatal,
 Il a goûté du moins la douceur éphémère
 D'entrevoir le clocher natal.

De ses sombres fureurs que le canon nous garde,
 Qu'il n'ait, comme aujourd'hui, que de joyeux accents,
 Que, messenger de fête, il tonne à l'avant-garde,
 Unissant sa fumée aux vapeurs de l'encens,
 Que, grâce à son appel, tous les fils de la terre
 Se donnent rendez-vous au fraternel congrès,
 Pour qu'en notre Paris leur soif se désaltère
 Dans les eaux vives du progrès !

Mais s'il fallait qu'un jour, se réveillant, l'épée
Joyeuse ou *Durandal* éblouit l'univers,
 Si des combats fameux se rouvrait l'épopée,
 Si le tronc foudroyé poussait des rameaux verts,—
 On vous verrait là-bas, aux champs de l'Espérance,
 Debout vers le soldat, comme de tendres sœurs,
 Faire de votre amour pour le pays de France
 Un rempart à ses défenseurs.

L'armée a foi dans vous, car elle en est aimée
 Celle que dans la nuit chacun s'en va cherchant,
 Phare du gouffre obscur, rayon sauveur,—l'armée
 Dont naissent les Bayard, d'où sortent les Marchand,
 Cette grande muette, enfant de nos entrailles,
 Qui dédaignant l'insulte et la laissant aller,
 Dans son manteau de gloire étoilé de batailles
 Attend l'heure où l'on doit parler.

Déjà Tunis a vu ce que pouvait la femme,
 Tunis où plane encor l'âme de saint Louis ;
 Les braves du Tonkin que la disette affame,
 Ceux de Madagascar dans la brousse enfouis,
 Ont d'un secours lointain par vous goûté le charme ;
 Dahomey vous bénit... de manne tenant lieu,
 Vos dons pour nos guerriers ont valu mieux qu'une arme,
 Au noble Empire du Milieu.

Mais que plus fort nos cœurs à votre appel vont battre,
 Quand par delà les flots tendant vers eux la main,
 A ces vaillants du Cap que rien ne peut abattre,
 Aux inconnus d'hier, immortels de demain,
 Vous portez votre obole, et, lorsque l'heure approche,
 Venez crier : "Salut, tige de loyauté,
 Petit peuple sans peur qui, vivant sans reproche,
 Sais mourir pour la liberté !"

A vous aussi salut, Dames de la Croix-Rouge !
 Qu'un coup de foudre éclate annonçant le danger,
 Votre cœur l'attendra sans qu'une fibre en bouge.
 Vers vous avec respect s'incline l'étranger ;
 Vous êtes la pitié qu'il ignorait naguère,
 Vous êtes l'arc-en-ciel sous le nuage épais :
 Le soldat trouve en vous son vrai trésor de guerre,
 La France, son joyau de paix.

Stéphen Liégeard

La question des langues et l'épiscopat dans la Nouvelle-Angleterre

S'il existe encore quelque sympathie entre irlandais d'Irlande et irlandais de la Nouvelle Angleterre, il faut accorder une importance plus qu'ordinaire à un événement qui vient de se passer en Irlande. Or, il ne fait pas de doute que cette sympathie existe, qu'elle est très profonde autant que louable, qu'elle reflète avec une admirable fidélité le caractère de la race sur son sol natal comme dans les multiples patries qu'elle a choisies. Et, en y regardant de près, lorsque nous cherchons à donner une explication à certaines tendances assimilatrices, à certaines apostasies nationales, à certaines doctrines d'une audace et quelquefois d'une inspiration moins que recommandables, nous sommes tenté de reconnaître qu'il peut bien exister chez certains esprits voués à la servitude et accoutumés à de grandes faiblesses, une sorte d'atavisme persécuteur et renégat qui, même en face des plus grandes victoires constitutionnelles, les empêche de défendre des principes sacrés et les pousse à accepter de cœur léger les plus douloureuses abdications. Pour d'autres, le fait qu'ils ont le pouvoir les porte aux mêmes faiblesses, et s'ils ont affaire à des éléments qui leur sont étrangers ils prennent un malin plaisir à faire sentir qu'ils sont les maîtres et que si cela dépend d'eux, personne n'aura le droit de respecter des principes traditionnels, ou de vénérer certains usages bénis que ces maîtres nouveaux ont eux-mêmes foulés aux pieds.

Et, dans cet ordre d'idées, la nouvelle la plus étonnante qui pouvait nous arriver, si nous n'avions pas déjà acquis quelque expérience dans la Nouvelle Angleterre, c'est bien qu'un Comité Permanent des évêques catholiques d'Irlande a proclamé que "la langue irlandaise, dans les circonstances actuelles, ne devait pas être reconnue comme un élément essentiel de l'éducation à donner par la nouvelle Université Nationale."

Par bonheur, nous avons appris dans le même temps que la Ligue irlandaise avait vigoureusement défendu le prin-

cipe de la langue nationale pour les fils de la Verte Erin. Une autre société patriotique, la Coistic Gnotha," s'est réunie récemment à Dublin, sous la présidence du Dr. Douglas Hyde, et a adopté une réponse officielle aux conseils décourageants des évêques.

"Ce qu'il s'agit de décider, dit ce document, c'est de savoir si la nation, après avoir conquis l'indépendance de son éducation universitaire, va adopter la vieille politique antinationale et se contenter de ses résultats, ou si elle va prendre une attitude plus virile et s'efforcer de renverser, de démolir cette politique par tous les moyens à sa disposition... Une nation peut, à vrai dire, accepter sans déshonneur un compromis sur une question de politique nationale quand elle n'a pas le pouvoir d'obtenir tous ses droits. Mais, dans le cas qui nous occupe, tout le monde sait que la nation irlandaise peut régler cette question absolument à son gré. Le principe en jeu est que la connaissance de la langue nationale soit un des éléments essentiels de l'éducation supérieure donnée par une université nationale, et qu'elle ne doit pas être méconnue ou traitée comme tel sous prétexte qu'elle puisse indifféremment être méconnue ou approuvée suivant les inclinations de chacun. Libre à ceux qui le désirent d'ignorer la langue nationale, mais une petite minorité n'a pas le droit de rendre l'université du peuple irlandais complice de son mépris ou de son aversion pour la langue et de demander au peuple irlandais d'aider à les instruire comme des étrangers. Il n'est pas de nation dans le monde qui tolérerait pareille prétention impudente, et la voix nationale de l'Irlande a clairement manifesté la ferme détermination de son peuple à remplacer une éducation dénationalisée par une éducation nationalisée." (1)

Nous faisons des vœux pour que l'opinion du Dr. Hyde et de ses amis prévale. Autrement nous serions forcé d'admettre un état de choses qui serait une éclatante et impitoyable condamnation de tous les patriotes qui ont illustré la malheureuse patrie de Saint-Patrice. Et il est déjà assez pénible de songer à ce qui vient de se passer en Irlande, sans ajouter une preuve nouvelle à la vérité de cette parole de Lacordaire. "La dégradation des races est un des mystères les plus douloureux de ce monde."

(1) *The Tablet*, Londres 6 fev. 1909, p. 214.

Mais d'où vient donc cet esprit de faiblesse devant lequel la langue irlandaise elle-même, et en Irlande, ne trouve pas grâce? A quel contact dissolvant les idées vigoureuses qui rangeaient la race irlandaise parmi les plus irréductibles de l'Europe, ont-elles lentement dégénéré en une sorte de fatalisme qui admet la défaite sans revanche et baise la main du bourreau? Beaucoup de patriotes pourraient le dire après les excursions répétées qu'ils ont faites parmi les groupes irlando-Américains des Etats-Unis. Des deux côtés de l'Atlantique, on ne professe plus les mêmes idées sur les questions nationales, les idéaux ont changé, et si on applaudit d'une façon plus ou moins bruyante, en Amérique, aux héroïques revendications de la petite patrie ancestrale, si même on trouve une obole pour le *home rule*, on songe bien plus à des théories nouvelles, aux ambitions qu'ont fait naître plusieurs années de séjour dans une république grande et libre. Et s'il y a entente parmi les chefs des groupes,—les chefs religieux surtout,—c'est pour proclamer un patriotisme plus accommodant, c'est pour faire table rase des vieilles traditions comme on démolirait la chaumière paternelle, c'est pour prolonger au bénéfice d'un groupe la possession du pouvoir qu'une immigration nombreuse menace de faire passer en d'autres mains, c'est aussi pour flagorner habilement les puissants de la politique avec l'espoir de faire servir leur influence à la conquête de promotions convoitées.

Etrange, très étrange, après tout, ce zèle de vaincus qui veulent se substituer aux vainqueurs dans la conquête du monde. Etrange, aussi, cette mentalité de pasteurs qui s'efforcent de changer la nature essentielle de leur troupeau, au risque de provoquer des désastres, pour je ne sais plus quels motifs d'ordre secondaire, ou pour l'avantage particulier de ceux qui affichent plus carrément que les autres leur apostasie nationale. Ceux qui, il y a quelques années, nous affirmaient qu'une école de faiblesse et d'abdication était secrètement favorisée par certaines têtes dirigeantes de la hiérarchie irlandaise avaient-ils donc raison? (1) Et ce sentiment lui-même serait-il un article d'importation? Nous n'avons pas à le rechercher pour le moment. Contentons-nous de constater des faits.

(1) Maud Gonne à Fall River (1898).

Aux orties la langue nationale ! disent des voix autorisées en Irlande.

Plus de langue maternelle ! disent aux groupes catholiques les évêques irlando-américains de la Nouvelle-Angleterre.

Certes, nous n'oublions pas l'œuvre héroïque accomplie par des patriotes de marque comme Redmond, digne successeur d'O'Connell, nous venons de citer l'admirable plaidoyer du Dr. Hyde en faveur de la langue nationale, et la déclaration qu'elle est encore aimée par la majorité de sa race, nous n'avons pas oublié les paroles d'encouragement données aux Franco-Américains dans des circonstances où les amitiés comptent le plus (1), nous nous rappelons tout cela, et si nous avons voulu faire un rapprochement entre les faiblesses de deux groupes frères, c'est que nous y avons vu l'occasion de démontrer une fois de plus le bien-fondé des griefs que nos frères des Etats-Unis exposent depuis plus d'un demi siècle. Et il ne faudrait peut-être pas étudier cette situation bien longtemps pour expliquer une attitude qui des Etats-Unis a été apportée au Canada partout où on a cru qu'elle avait des chances de réussir. En effet, on retrouve un fort lien de parenté entre la politique assimilatrice de l'épiscopat de la Nouvelle-Angleterre et l'assaut dirigé contre le français à l'Université d'Ottawa et dans le diocèse de Mgr Scollard.

Il y a une question de langues dans la Nouvelle-Angleterre et, en dépit de tout ce qu'on a pu dire et faire, cette question n'est pas réglée dans le sens de la justice. Même elle n'a été causée et elle ne dure que parce que les évêques irlando-américains s'obstinent à fusionner toutes les races qui composent leur troupeau en un tout ne parlant plus que l'anglais. Ils ne se demandent même pas si cette transformation, une fois obtenue, assurerait à la république des citoyens plus intègres et plus dévoués. C'est tout au plus si certains invoquent ouvertement l'argument que cette fusion simpli-

(1) L'hon. Chs. Devlin, ministre de la colonisation pour la Province de Québec. Discours prononcé à Waterville, Maine, en juin 1907.

—A citer aussi les témoignages d'amitié donnés aux Franco-Américains par l'"Irish World", de New-York, qui disait en 1901 : "Les irlando-américains, dont les pères ont été forcement dépouillés de leur langue maternelle, devraient être les derniers à persécuter nos frères Canadiens-français parce qu'ils tiennent à ce que leurs enfants parlent le langage de leurs ancêtres".

fierait de beaucoup la desserte des fidèles. Pourtant, il est bien connu, et depuis longtemps dans l'Eglise, que le clergé est fait pour le peuple et non le peuple pour le clergé.

Par exemple, quand nous protestons contre les empiètements et les injustices, quand nous repoussons les systèmes trompeurs, quand nous démasquons les intentions traîtresses, les premiers à protester de leur bonne foi, de leur amour pour les éléments nouveaux confiés à leur garde, ce sont ceux-là mêmes qui se font les champions de l'assimilation forcée, ce sont ceux-là mêmes qui se plaignent de ne pas avoir assez de prêtres français mais refusent d'en admettre dans leurs diocèses. C'est dire qu'en toute cette affaire on ne s'entend pas faute d'un peu de franchise, d'honnêteté dans la discussion et d'esprit apostolique.

C'est au fond une politique de temporisation. On veut gagner du temps, avec l'espoir que les prophéties de déchéance faites aux groupes nationaux, il y a plus de vingt-cinq ans, vont se réaliser. Par bonheur, on a dû attendre en vain. Souhaitons qu'on soit forcé d'attendre assez longtemps pour comprendre, à la vue des ruines accumulées dans le présent, tout le mal que l'on aurait fait à l'Eglise en lui faisant jouer complètement ce rôle d'assimilatrice que nos "apôtres modernes" lui donnent aux Etats-Unis.

En attendant, les tentatives que nous signalons datent de trop loin pour ne pas être connues. Elles font même partie d'un système qui a déjà attiré l'attention des économistes européens. Et nous ne voulons pas parler évidemment des ouvrages outrageusement flagorneurs publiés par des philosophes de passage sur les catholiques des Etats-Unis, et dont le comte de La Vaux nous paraît être le type le plus accompli. Nous parlons des écrivains sérieux qui essaient sincèrement de découvrir le rôle de l'Eglise dans la grande république. Pour ceux-là, à observer ce qui se passe, le rôle de l'Eglise n'est pas douteux, c'est d'être "un instrument d'américanisation" auprès des éléments nouveaux qui viennent en Amérique.

Voici, par exemple, ce qu'en a dit M. Anatole Leroy-Beaulieu :

"Parmi les moyens d'américanisation de la masse des immigrants, un des plus intéressants est l'action des églises, d'autant que c'est peut-être par la religion, par la diversité des églises et des croyances, que les immigrants influenceront

le plus sur les destinées futures des Etats-Unis. Déjà, c'est grâce à eux que la grande République a cessé d'être une nation presque entièrement protestante.

“Parmi ces émigrants, depuis plus d'un demi-siècle, la proportion des protestants est beaucoup moindre que dans la population américaine. Il y a beaucoup plus de catholiques, il y a beaucoup plus de Juifs. Autrefois les différentes églises gardaient longtemps, pour les nouveaux venus, un caractère national, avec un clergé national. Aujourd'hui, elles s'efforcent généralement d'américaniser les hommes et les familles qui débarquent en Amérique. Cela est très frappant, dans l'Eglise catholique, qui jadis avait elle-même aux Etats-Unis un caractère étranger, que quelques-uns accusent, encore aujourd'hui, d'être plus irlandaise qu'américaine. Les grands évêques des Etats-Unis sont tous pénétrés de cette idée, c'est qu'aux Etats-Unis l'Eglise catholique doit se montrer américaine. Par suite, ils veulent empêcher les catholiques de différente provenance de former en Amérique des groupes compacts nationaux : allemands, italiens, polonais, tchèques, hongrois, franco-canadiens. Les évêques, à l'exemple de Mgr Ireland, cherchent à les américaniser, si bien que l'Eglise est devenue un instrument d'américanisation. C'est à tel point que les immigrants d'origines diverses en ont souvent témoigné leur mécontentement. Ils voudraient avoir leur clergé à eux, leurs prêtres, sinon leurs évêques. Plutôt que d'accepter la suprématie d'un clergé américain et la langue anglaise, on a vu des catholiques recourir au schisme. C'est ainsi qu'il existe une petite Eglise polonaise qui s'est séparée de l'Eglise catholique des Etats-Unis, parce qu'on ne voulait pas lui donner d'évêques polonais.” (1)

Et, d'ailleurs, est-ce que les assimilateurs eux-mêmes cachent leur pensée et le but qu'ils poursuivent? Tout au contraire, ils ne cessent d'affirmer leur intention et de pousser leur projet de l'avant. On les trouve également tenaces et obstinés, s'ils ne se montrent pas toujours très francs, jusque dans les projets tapageurs qu'ils lancent à son de trompes sous le fallacieux prétexte qu'il faut sauver la république, ou qu'il faut tout au moins initier les éléments nouveaux à un degré plus avancé de civilisation américaine. Incapables de maintenir et de faire accepter par leurs ouailles

(1) *Les questions actuelles*, janvier 1908.

de langue anglaise une presse catholique quotidienne, ils lancent périodiquement des publications qui toutes s'intitulent modestement, comme le "Pilot" de Boston, "le seul journal représentant les 10 millions de catholiques américains", et possédant, naturellement "le plus fort tirage catholique du monde." (1)

Il est même question de fonder une nouvelle revue hebdomadaire "représentant le point de vue catholique dans les affaires spirituelles" et dont la politique "ne sera pas seulement de donner des idées justes mais aussi d'éclairer l'esprit des catholiques et de les mettre en relation avec la vie nationale." C'est le temps, ou jamais, de se demander. *Quis custodiet ipsos custodes?*

C'est de la même façon qu'on vient de doter le Canada d'une société de propagande catholique, qui a déjà son organe et s'occupe de "la langue maternelle", et qui permettra à quelques catholiques de Toronto de se découvrir une vocation pour les missions de l'ouest canadien maintenant qu'on a des chemins de fer pour s'y rendre. On y oublie que les missionnaires canadiens-français parcourent l'ouest depuis deux siècles, qu'ils s'y sont rendus à pied ou en canot d'écorce, et qu'ils y ont fondé des diocèses florissants. Mais, au fait, c'est peut-être parce qu'il est question de "sauver" tout cela en l'anglicisant qu'on s'en occupe à Toronto? Nous nous trompons fort, ou la question des langues sera un sujet de controverse et de lutte, avant longtemps, dans l'église du Canada.

Pour ce qui est de la Nouvelle-Angleterre, on sait qu'elle existe et il serait inutile de vouloir le prouver une fois de plus. Mais il s'agit bien, par exemple, de surveiller, et de très près, ceux qui, depuis vingt-cinq ans, ne se sont appliqués qu'à lui donner la même solution en employant des moyens plus ou moins francs, plus ou moins loyaux.

Et puis, est-il besoin de le dire, c'est à l'école que la lutte va se faire, à l'école que les nôtres soutiennent de leurs deniers mais dont ils ne peuvent pas surveiller les programmes. Quelqu'un prétendait récemment que les assimilateurs se montraient plus traitables, que les dangers dont notre langue était menacée devenaient moins nombreux. C'est une belle illusion! Une semaine plus tard, le "Courrier" de Salem, Mass., nous apprenait que M. l'abbé Parent suspen-

(1) The largest Catholic circulation in the world.

daît la publication de son "Moniteur Paroissial" pour obéir à une décision de Mgr O'Connell, archevêque de Boston. Quel journal va-t-on substituer au "Moniteur"? Une édition française du "Pilot"?

Et si l'activité assimilatrice se permet ainsi d'étrangler une petite publication française, qu'est-ce qu'elle ne pourra pas faire, qu'est-ce qu'elle ne fera pas dans un domaine où ses actes seront moins apparents?

Qui ne se rappelle, du reste, les efforts qui sont faits un peu partout pour enseigner le catéchisme en anglais aux petits franco-américains. Nous connaissons un cas où on a empêché un petit Canadien de faire sa première communion parce qu'il ne savait pas son catéchisme en anglais.

Dans combien de couvents ne commence-t-on pas à constater avec inquiétude un empiètement progressif de l'anglais sur le français. Dans certains diocèses on ne craint pas d'affirmer que l'école paroissiale doit être un acheminement, une préparation pour l'école publique. Dans d'autres, après certaines transactions pouvant changer la direction d'une école, l'évêque disait aux religieuses le jour même où l'on avait signé les contrats: "Maintenant, mes sœurs, il faut que vous placiez votre enseignement sur une base qui en fasse l'égal des institutions nationales." Vous pouvez être assuré que cet évêque-là verra à ce que son conseil soit suivi. Peu à peu on fait passer le contrôle des écoles sous l'influence directe d'un "système épiscopal". C'est un beau nom et qui sonne bien à des oreilles sincèrement catholiques, mais quelle menace ne contient-il pas pour la langue maternelle des ouailles et par conséquent pour leur foi?

Puis, pendant ce temps, pendant que se rapproche le moment décisif dans l'histoire des Franco-Américains, pendant qu'à la faveur d'une paix relative les assimilateurs préparent l'évolution, voici que disparaissent un à un nos vieux prêtres, voici que se désagrège petit à petit la phalange auguste de ces fidèles serviteurs du Christ qui ont sauvé de l'apostasie nationale et religieuse un million et demi de Canadien-français catholiques.

Et puis s'est-on jamais posé cette question? A tous ces pionniers de notre race au Etats-Unis, à tous ces fondateurs de nos paroisses franco-américaines, qui succèdera? Le moment est-il bien éloigné où l'on essayera de prouver dans l'une de nos plus belles et plus vieilles paroisses de langue

française, que le clergé national n'est plus nécessaire pour les nôtres, et que l'on a eu raison d'appeler ce que l'on nous a accordé jusqu'ici des concessions temporaires?

La question des langues n'est pas morte dans la Nouvelle-Angleterre, qu'on ne l'oublie pas, et elle n'est pas plus réglée qu'aux premiers jours.

Certains vont invoquer le fait que nous possédons dans la Nouvelle Angleterre un jeune clergé actif, pieux, zélé. C'est bien ce qui nous encourage le plus. Car, si ce jeune clergé veut suivre la trace que lui a montrée son aîné c'est, avec le succès temporel, une ère de paix sereine et d'énergique développement qui s'annonce pour la race. Que les jeunes prêtres franco-américains comprennent cela et tout est sauvé. Autrement, ils ne pourraient pas, même si les fidèles le voulaient, recueillir les glorieuses et saintes successions qui se préparent. S'ils ne sont pas essentiellement de leur race et aussi français qu'américains ils seront impitoyablement relégués au deuxième plan. Et pourquoi? Parce que les assimilateurs comptent sur eux pour achever d'angliciser leur race. Certains mêmes n'attendent pas si longtemps pour dévoiler à nos jeunes amis le rôle qu'ils entendent leur faire jouer. Voici un fait qui le prouve surabondamment.

Un évêque de la Nouvelle Angleterre qui vit encore disait, avec humeur, à un jeune prêtre franco-américain, en constatant que sa paroisse était plus française que jamais: "Vous m'avez grandement déçu!"

Aussi est-ce en nous rappelant pareils faits, et d'autres du même genre, que nous n'écoutons pas sans beaucoup de crainte les théories pacifistes de certains des nôtres qui ne se proclament patriotes militants que pour se donner le prétexte de proclamer que le temps des luttes est passé. C'est en entendant dire à quelques-uns de nos jeunes prêtres que la théorie de la "langue sauvegarde de la foi" est démodée et qu'il faut regarder avec moins de défiance le cosmopolitisme assimilateur, que nous comprenons combien sera rude la tâche de la génération nouvelle qui veut, elle aussi, maintenir les traditions et défendre les droits des nôtres à l'existence nationale.

Dieu merci, la génération nouvelle se prépare déjà aux revendications de demain, elle se prépare avec entrain à re-

cueillir la lourde succession des patriotes d'aujourd'hui. La question nationale exigera des fils, peut-être sous une forme différente, les mêmes dévouements qu'elle exigea des aïeux. Qu'ils soient prêts !

Une seule chose peut ramener dans la Nouvelle Angleterre une paix religieuse durable, et c'est le règlement de toutes les questions sur une base de stricte justice. Et cela nécessiterait le choix de quatre évêques franco-américains sur sept diocèses dont est composée la province ecclésiastique de Boston !

J. L. K.,-Laflamme.

Le bois, voilà l'ennemi !

Etude d'Economie Sociale et Politique.

De hautes et superbes futaies garnissent encore une grande partie de nos vallées et de nos montagnes. Elles recouvrent un sol riche et fertile, et tout à fait propre à la culture. On se demande s'il ne serait pas mieux de les faire disparaître le plus tôt possible pour faire place à de nombreuses et actives populations.

Mais ces belles futaies représentent une valeur commerciale qui a mis en appétit la convoitise du spéculateur, déjà riche de capital, plus riche encore en audace et en influence. De là est né un conflit entre deux intérêts dont l'un est cher à notre peuple, et l'autre favorise la cupidité de certains individus. Dans la lutte qui s'en est suivie, le colon n'a pas toujours eu gain de cause. Tant s'en faut ! Alors il n'est pas étonnant que l'on ait enveloppé dans une même condamnation : et le bois et le *lumberman*, et les lois et les ministres, qui tous ensemble s'opposent à la libre pénétration du bois par le colon.

De là aussi le retour périodique de ce problème de la colonisation qui se pose sans cesse, et qui ne trouve jamais de solution.

La discussion bat son plein encore une fois. Sera-t-on plus heureux cette fois-ci ?

Mais pourquoi le problème n'est-il pas résolu ? Est-il bien posé d'abord ? Ne donne-t-on pas à la colonisation proprement dite une importance excessive, surtout maintenant que l'agriculture est en train de renouveler ses méthodes ? A-t-on bien compris également le rôle et la situation du marchand de bois ?

Je ne sais si je me trompe, mais, il me semble qu'il y a un un peu de Don Quichotisme dans tout ce mouvement soi-disant national et patriotique. Il est évident que nous souffrons quelque part, le bât nous blesse, mais où exactement ? et de quelle manière ? et comment trouver et appliquer le remède ? Voilà ce qu'on ne paraît pas comprendre.

C'est tout à fait regrettable. Car, pendant que l'attention est attirée de ce côté, et que beaucoup d'efforts sont dépensés en pure perte, on ne s'occupe pas, ou à peu près pas, d'une autre question bien autrement vitale, bien plus immédiatement nécessaire, et de laquelle dépend le succès de la colonisation elle-même : celle de notre agriculture qui végète et languit dans l'ignorance et la routine.

Que l'on daigne détourner un instant les yeux de la forêt pour regarder la terre, et on découvrira plus vite et plus sûrement la cause du mal.

Qu'on nous permette d'exposer ici quelques observations que nous avons eu occasion de faire dans nos courses apostoliques. Nous ferons cela avec toute la sincérité et le désintéressement dont nous sommes capable.

Nous ne nous faisons pas illusion au point de croire que nous dirons le dernier mot sur la question, mais nous osons espérer que ces expériences apporteront leur petite part de lumière à la solution de ce grand problème.

I

Population et défrichement

Le bois, voilà l'ennemi ! nous disent les apôtres de la colonisation, et tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de notre nationalité. Parmi eux se trouvent les personnages les plus considérables, qui ne sont mus par aucun intérêt direct ou personnel, mais uniquement préoccupés d'un désir très vif et très intense de trouver une solution aux difficultés qui entravent notre vie nationale dans son développement et son activité. Ils poussent à l'envahissement de la forêt. Il faut que les arbres disparaissent, que des paroisses nouvelles surgissent, sinon nous sommes condamnés à une perpétuelle infériorité.

Il y aurait donc un lien très intime et très étroit entre notre expansion et le défrichement, et ces deux choses ne seraient que les termes d'un seul et même problème.

Est-ce bien vrai ?

C'est un peu exagéré, même beaucoup, car nous trouvons que dans les limites des champs actuellement en culture, il y a de l'espace pour le surplus de notre population d'ici vingt-cinq ans.

Et cet espace, c'est le cultivateur qui le possède.

Il est étrange que l'on n'ait pas encore songé à lui demander, à lui, la solution de ce problème national, car il a de la terre, et tellement, que s'il le voulait, il pourrait en céder à tous ceux qui en demandent.

Nous ne lui en faisons pas un crime, il ne l'a pas volée ; nous ne voulons pas la lui enlever, ni même en soustraire la moindre parcelle, mais nous trouvons qu'il est bien vaste le champ de cent acres qui forme d'ordinaire le domaine du cultivateur canadien. N'est-ce pas beaucoup pour un seul homme ? Comparativement aux autres pays, c'est énorme. En France, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, partout, sauf en Amérique, il est bien rare que le petit propriétaire terrien possède plus de dix à vingt acres. Et sur ce petit lopin de terre, il vit, sa famille vit, il ne s'enrichit peut-être pas beaucoup lui-même, mais il enrichit son pays de ses épargnes. Ne sait-on pas que le paysan français est devenu le banquier de l'Europe ? Aussi l'étranger qui arrive chez nous, et voit ces immenses domaines, la propriété d'un seul, n'est pas loin de penser que celui-ci est un grand seigneur. Comme il se trompe, cependant ! Lui, l'étranger, vit sur un petit coin de terre, et notre grand seigneur, souvent, meurt de faim sur ses cent acres.

C'est beaucoup également pour le soin qu'il peut en prendre et le travail qu'il peut y faire. C'est trop même, car il est reconnu que la terre en Canada est cultivée d'une façon bien superficielle. Le cultivateur canadien peut posséder parfois un beau domaine, ses champs se couvrent de moissons, et nourrissent de nombreux troupeaux, mais cette terre ne garde-t-elle pas le meilleur de ses richesses parce qu'on ne sait pas les lui arracher ?

Bêchez, bêchez, remuez la terre, c'est le fond qui manque le moins, disait le bon Lafontaine. C'est aussi ce qu'il faudrait dire à notre laboureur qui perd son temps à parcourir de grands espaces, et tracer le même sillon que ses ancêtres.

Ce n'est pas tout à fait sa faute. C'est la force de l'habitude, comme c'est aussi une part de l'héritage qu'il a reçu de ses pères. Les premiers colons qui vinrent ici, opéraient au hasard, cultivant n'importe quoi, n'importe où, n'importe comment, préoccupés uniquement de vivre. L'énorme étendue du sol les invitait à ce genre de culture, ou mieux cette

absence de méthode. Il pourrait en être autrement aujourd'hui que l'agriculture est devenue une science, comme le droit, la médecine, et une science pratique, qui permet de réussir et de vivre sur une étendue de terrain beaucoup plus restreinte.

C'est donc un aspect nouveau de ce problème qui se pose depuis si longtemps. Qui sait s'il n'y aurait pas là le germe ou le principe d'une solution? Du reste, il est probable qu'il s'imposera forcément à la considération de nos économistes et de nos législateurs avant longtemps.

La division du travail s'impose de plus en plus à toutes les classes et tous les états; on marche vers la spécialisation la plus exclusive. De même que l'ancien ouvrier de nos campagnes ne peut plus être un charpentier, un menuisier, ou un ébéniste à quelques heures d'intervalle, de même le cultivateur ne pourra peut-être continuer longtemps la culture des choux et des carottes, prendre soin des prairies et pâturages, produire du beurre et du miel, et se faire en même temps l'orgueilleux éleveur de superbes animaux de race.

Alors sans se gêner, mais en se tassant un peu, tout en faisant un labeur moins pénible, on ferait de la place pour les autres, les frères et les amis, et là où ne se dresse qu'un seul foyer, on installerait deux ou trois familles canadiennes-françaises.

On a beaucoup parlé des canadiens émigrés aux Etats-Unis, et on attribue leur départ aux hostilités dont nous parlions tout à l'heure. C'est une solution un peu facile et un peu expéditive d'un problème autrement complexe, et dans lequel la Providence pourrait bien avoir quelque chose à dire.

Ne nous laissons pas prendre aux apparences. Ce n'est pas la terre qui a manqué à ces braves gens. Interrogeons-les—nous les connaissons bien pour avoir vécu longtemps près d'eux.—La plupart étaient propriétaires de belles fermes qu'ils tenaient de leurs parents; ils y ont vécu. Beaucoup ne devaient rien à personne; la libre et entière jouissance ne leur en était nullement contestée. Et cependant, ils sont partis! Pourquoi? A peu près tous vous diraient: "Mais nous ne pouvions plus vivre à la campagne, la terre ne payait pas."

Il en est de même pour beaucoup d'anciens colons qui habitaient jadis un coin de la forêt en libre possession et libre jouissance; ils pouvaient le défricher à leur aise, sans

être molestés par qui que ce soit. Cependant ils ont vendu leur lot, les uns pour venir en ville, les autres pour aller aux Etats-Unis. A eux non plus, la terre ne manquait pas.

II

Marchand de bois et chemins de fer

Mais le grand coupable c'est le marchand de bois. C'est lui, la bête noire, et l'on n'a pas assez de malédiction pour l'accabler. Loin de nous la pensée de le défendre, ni d'atténuer en quoi que ce soit le mal qu'il a pu nous faire. Il a été longtemps, comme il est encore, du reste, un obstacle à notre extension dans certaines parties de la Province. En outre, il s'est enrichi de nos dépouilles. Il s'est taillé un domaine superbe dans nos forêts immenses qu'il a exploitées à son profit, et quand il a cru voir un ennemi de sa fortune personnelle dans le colon qui demandait de la terre, il s'est défendu contre lui, parfois jusqu'à l'injustice.

Tout cela s'est fait de connivence avec le pouvoir qui l'a favorisé par son incurie, son ignorance, peut-être sa complicité plus ou moins directe, grâce à un système de lois des plus incohérentes et des instructions contradictoires données aux agents des terres. Alors, c'est un pillard, un voleur? Peut-être! Nous ne sommes pas prêt à nous inscrire en faux contre cette assertion. Donc, que l'on crie: "Au voleur, au pillard!" et l'on fera très bien.

Mais il ne suffit pas de crier au malfaiteur, et surtout pareille accusation serait mal venue sur les lèvres d'un entrepreneur malchanceux. Et..... c'est peut-être notre cas.

Le marchand de bois a joué un rôle important dans notre vie économique durant le XIX^{me} siècle; il a été l'un des facteurs les plus considérables et des plus influents de notre destinée. Des circonstances souvent malheureuses pour nous, mais incontrôlables, l'ont singulièrement favorisé. Il faut en tenir compte, car pendant ce temps-là, il rendait service à notre nationalité. N'est-ce pas lui, dites, si vous l'aimez mieux, sa cupidité, qui a créé l'industrie forestière, de laquelle tant de nos familles canadiennes ont tiré leur subsistance depuis près de cent ans?

On se rappelle la dépression qui sévissait dans notre pays au commencement du siècle dernier. La terre manquait

sur les bords du St-Laurent, les deux rives étaient occupées sur plusieurs milles de profondeur, et l'on n'osait pas s'aventurer plus avant.

Le marchand de bois parut alors, et l'on sait avec quel empressement les jeunes gens partirent pour les chantiers et se précipitèrent à l'assaut des pins séculaires.

Ils s'éprirèrent facilement de ce genre de vie. Il avait en effet bien des charmes pour cette jeunesse ardente et vigoureuse. Elle y trouvait une indépendance et une liberté relatives, surtout de gais compagnons et la vie au grand air. Dans cette atmosphère si saine de la grande forêt aux essences résineuses, sous le ciel si pur et si brillant de nos hivers canadiens, tout en maniant la hache du bûcheron ils puisaient des forces nouvelles, et leur sang si énergiquement fouetté emmagasinait des réserves de vigueur et de santé pour l'avenir.

Le soir les ramenait au campement, et après un repas pris en commun, les bonnes histoires et les chansons gaies et patriotiques les préparaient à une nuit qui n'étaient jamais sans sommeil. Le dimanche, la récitation du chapelet ou le chant d'un pieux cantique leur rappelait le clocher natal où l'on entend la messe, et où l'on prie pour les absents.

Le printemps venu, le ruisseau gonflé par la fonte des neiges s'emparait des billots énormes déposés sur ses rives et les entraînait dans le courant rapide. Le bûcheron partait à la suite, une longue perche ferrée à la main, les poussant devant lui, et les suivant jusqu'à la scierie mécanique qui en faisait des poutres et des planches. D'autres pièces confiées au courant du fleuve, descendaient jusqu'à Québec, toujours escortées du même bûcheron qui ne les quittait qu'après les avoir chargées sur les bateaux qui les transportaient au-delà de l'océan.

Cette activité commencée sur les bords de l'Ottawa s'est propagée le long du St-Laurent jusqu'au mystérieux Saguenay.

Il est alors arrivé ceci : c'est que nos jeunes gens, initiés à cette vie, ont fini par l'aimer, puis une fois établis, ils ont continué à demander à la forêt et au chantier le pain de chaque jour, pour leur famille qui l'aurait en vain cherché ailleurs. C'est encore ce commerce de bois qui, à lui seul, n'a cessé d'alimenter l'activité du port de Québec, durant plus

de soixante-quinze ans. N'eût été l'industrie forestière, bien sûr un plus grand nombre des nôtres aurait cherché fortune aux Etats-Unis.

Mais, me direz-vous, c'est précisément ce régime que nous combattons, c'est lui qui a été la pierre d'achoppement de la colonisation. Mais, c'est en quoi vous vous trompez ! Lisez ce qui va suivre, et vous verrez alors pourquoi il ne pouvait en être autrement, et comment le marchand de bois n'a été qu'un obstacle temporaire.

Vers 1845, quelques colons s'aventurèrent dans l'immense forêt des 'Bois Francs', qui s'étendait depuis les confins des vieilles paroisses jusqu'aux frontières du Maine. Ils s'arrêtèrent dans un endroit appelé Somerset, et là sur de jolis côteaux, ils abattirent les premiers arbres pour y bâtir leur cabane. On ne restait pas inactif dans la jeune colonie ; au contraire, on bûchait ferme, mais tout n'était pas rose. Pour arriver jusque là, il avait fallu franchir de longues distances dans la forêt épaisse, la hache à la main, ou traverser des savanes boueuses dans lesquelles on enfonçait profondément, car aucun chemin n'avait été tracé. Tout se transportait à dos d'homme : provisions et instruments de travail comme, un peu plus tard, les denrées que l'on voulait vendre. La petite colonie ne prospérait guère, malgré l'accroissement de la population, la construction d'un chemin rudimentaire, et la présence de quelques marchands. Non seulement elle ne prospérait pas, mais elle végétait, pour ne pas dire qu'elle dépérissait.

Or voilà qu'un jour—il fallut attendre quinze ans—on apprend que la forêt s'ouvre du nord au sud, des rails d'acier se posent sur le sol découvert et fraîchement remué, et bientôt la locomotive du Grand Tronc apparaît aux yeux de tous, apportant avec elle une activité prodigieusement féconde. Dix ans plus tard ; vingt-cinq paroisses s'échelonnaient le long du chemin de fer ; car le chemin de fer, comme le fleuve, c'est la grande route ouverte à tous, permettant au trafic de passer, apportant et emportant les denrées qui font vivre le commerce et assurent la subsistance du cultivateur.

Le marchand de bois était vaincu !

Le même fait se reproduira un peu plus tard. Les Cantons de l'Est se peuplèrent très vite, mais là encore la terre vint à manquer et l'émigration reçut un fort contingent de

ces florissantes paroisses. Cependant on était à moins de vingt milles de la forêt, le commerce de bois y était prospère. Il le fut jusqu'au jour, où le Québec Central à l'est, et à l'ouest, le Drummond, depuis, l'Intercolonial, ouvrirent de nouvelles trouées dans ces bois impénétrables au colon, et nous avons eu encore une fois le spectacle réjouissant et suggestif du chemin de fer qui remporte une nouvelle victoire. Qui ne se rappelle les quarante milles de forêts traversés par l'Intercolonial depuis St-Wenceslas à St-Appollinaire, il y a à peine quatre ou cinq ans? Comme ailleurs la transformation s'opère rapide et vigoureuse, les villages se fondent, les maisons se bâtissent, les champs se couvrent de moissons là où s'étendait un domaine intangible, défendu qu'il était par l'âpre cupidité du marchand de bois.

Ainsi, cet homme a été tour à tour un pillard et un bienfaiteur, mais en fin de compte, lui-même a été vaincu le jour où le jeu des forces économiques a été plus fort que lui.

III

Colon et science agricole

Allons plus loin! Et, au risque de heurter de front certaines opinions fondées sur le plus pur et le plus ardent patriotisme, nous n'hésitons pas à dire que nous sommes hostiles à toute idée de colonisation intensive, car il y aurait cruauté à diriger vers les bois, dans la situation actuelle de nos voies de transport, le meilleur de notre jeunesse.

Nous ne sommes pas prêts.

D'abord, comme on vient de le voir, le plus grand obstacle à la colonisation, c'est l'éloignement du marché et l'absence de communications faciles et rapides pour le commerce et les affaires. Il n'y a plus de terre disponible dans le voisinage des lignes de chemins de fer. Dans ces conditions, inutile de songer à faire des établissements sérieux et prospères. Qu'on le veuille ou non, c'est là le point culminant de la question, on n'en sortira pas.

Et nous ne craignons pas d'ajouter, nos jeunes gens ne sont pas préparés à faire du déboisement profitable, ou au moins qui ne soit pas nuisible à d'autres intérêts. Ce n'est peut-être pas une raison majeure, cependant elle n'est pas à mépriser. Qu'on veuille bien se rappeler la campagne entre-

prise par Mgr Laflamme pour la conservation de nos forêts ! On sait qu'elle importance il attache à leur conservation. Elle lui paraît même supérieure à celle de l'agriculture, car celle-ci peut se renouveler, mais la forêt une fois disparue, il est presque impossible de la faire revivre. Et cependant, sans forêt, pas de bois de feu, ni de bois d'œuvre, et impossible d'assurer le régime des eaux.

La valeur du bois est peut-être moins méconnue aujourd'hui ; il y a progrès sous ce rapport, mais pas assez. On a vécu si longtemps sous l'impression que l'arbre était un ennemi et la forêt une armée envahissante, que la réaction est bien difficile à faire. Hâtons-nous de faire l'éducation forestière de notre jeunesse, sinon se renouvellera partout la désolation des vieilles paroisses.

Mais voici une autre raison bien plus grave et qui nous permettra de toucher du doigt l'une des plaies dont souffrent l'agriculture et la colonisation. C'est que nous ne sommes pas préparés à faire fructifier ce sol si riche.

Le colon, jeune ou vieux, apporte avec lui les errements et l'ignorance de ses ancêtres en matière agricole, et les méthodes surannées en usage dans son canton. C'est souvent tout ce qu'il sait, et pour le mettre en pratique, il lui faut les larges espaces et l'énorme étendue du sol, dont le tiers ou la moitié pourrait suffire à ses besoins. Il lui faut travailler longtemps pour abattre les arbres, nettoyer le sol des souches, des pierres, et des broussailles qui poussent si rapidement ; et il demande à ce sol les mêmes moissons et de la même manière qu'autrefois. Sans doute, dès les premières années, grâce à la cendre des bois brûlés, et l'humus accumulé depuis tant de siècles, il peut toujours vivre, mais dans dix ans, quand il devrait pouvoir vendre des produits riches, variés et nombreux pour subvenir aux besoins d'une famille qui grandit, il est encore dans la situation d'un homme qui fait toujours de la terre neuve, et qui mourra avant de jouir du fruit de son travail.

Cette perspective si peu encourageante est bien connue de ceux qui s'essayaient à faire de la colonisation, car il s'en fait de la colonisation dans la Province de Québec, mais elle se fait sans entrain et sans enthousiasme. Ceux qui en font ne tardent pas à voir tomber ce beau feu devant de si maigres résultats ; beaucoup se découragent, et finissent par émi-

grer quant même. Quant aux autres ils font de la colonisation comme pis-aller, pour ne pas s'expatrier, la vie américaine n'ayant aucun charme pour eux.

C'est à ce genre de colonisation que nous devons les paroisses si pauvres et qui abondent dans certaines parties de la province, à vingt ou trente milles des chars. Il y a dix, vingt, trente ans qu'elles sont ouvertes, et quand nous en parcourons les rangs, nous ne tardons à nous faire une idée des souffrances endurées là, grâce aux traces qui en sont restées, et qui disent bien haut que l'heure de l'aisance n'a pas encore sonné. En effet, il sont encore loin le confort et le bien être dans ces maisons au mince tuyau qui perce le toit, sans lambris ni doubles fenêtres, ni fausses portes en hiver. Et puis, quel isolement! Loin des églises, et des écoles, et des voisins, le mari est absent, au bois pour gagner; on n'a pas toujours pour sortir ni la voiture ni les vêtements nécessaires.

Et pourquoi cette apparence si pauvre, et cette pauvreté si réelle?

Ce n'est pas le résultat de la paresse, le colon est actif et vaillant; ce n'est pas le vice non plus, on ne boit pas ou très peu dans ces campagnes, et la conduite y est généralement bonne; mais c'est la distance et l'éloignement du marché, et puis l'ignorance du cultivateur. Son mode de culture n'est pas assez pratique, ni assez rationnel, ni assez payant. En un mot, il ne connaît pas les secrets de son métier.

“Spectacle désolant, disait l'auteur de *Jean Rivard*, que celui d'un homme intelligent et courageux qui épuise sa vigueur sur un sol ingrat”, (1) mais combien plus désolant celui d'un homme intelligent et courageux qui épuise son intelligence et sa vigueur sur un sol riche et fertile, qu'il ne sait pas cultiver, parcequ'on ne le lui a pas enseigné.”

Alors, à quoi bon grossir le nombre de ces paroisses? L'agriculture s'y trouve dans une souffrance extrême. Puis, le colon n'a plus qu'à se faire le serviteur du *lumberman* qui après avoir accaparé nos dépouilles s'enrichit encore des sueurs et du sang de notre travail, presque toujours rétribué par un salaire de famine.

“C'est là l'origine de cette classe d'hommes, moitié bûcherons, moitié agriculteurs, classe ignorante, sans ambition et

(1) *Jean Rivard*, p. 22.

souvent, malheureusement, sans fierté, habituée qu'elle était à courber l'échine devant le maître qui lui servait sa maigre pitance." (1)

C'est bien vrai, mais peut-il en être autrement? Le salaire est au moins assuré; c'est beaucoup pour une famille qui ne peut que difficilement compter sur la terre, car les produits de la ferme ne viennent, ni si tôt, ni si vite, et ne rapportent pas si sûrement. Et puis, n'oublions pas que le goût et l'habitude de la vie du bûcheron ne peuvent manquer de faire tomber l'arbre du côté qu'il penche.

IV.

Conclusion

Ce qui importe donc à l'heure actuelle, c'est une réforme radicale de notre agriculture. Il faut prêcher l'abandon des méthodes extensives qui demandent de larges espaces et beaucoup de main d'œuvre, pour leur substituer les méthodes intensives. Tout le monde y gagnera.

Mais c'est une révolution que vous proposez? Non pas, mais simplement une évolution qui nous paraît relativement facile dans les circonstances présentes.

D'abord il n'est pas nécessaire de faire vite, pressés que nous pourrions être d'enrayer une émigration en masse. Il n'y en aura pas de sitôt comme dans le passé. De nouveaux débouchés se font en ce moment pour le surplus de la population. Les chemins de fer qui se construisent vont absorber la masse des colons qui va s'abattre sur les belles terres qui s'ouvrent.

Le plus considérable, le Grand Tronc Pacifique, nous arrive de l'Ouest par l'Abbitibi et le St-Maurice. Il y a là, dit-on, une immense étendue de terre des plus fertiles. Rendu à Québec il franchit le Saint-Laurent, s'élève sur les hauteurs de Lévis, jusqu'au milieu des comtés de Dorchester et de Bellechasse, et de là, à peu près à mi-chemin entre le fleuve et la frontière, se dirige vers les provinces maritimes, traversant une région, montagneuse il est vrai, mais bordée de belles paroisses agricoles privées jusqu'à ce jour de communications faciles.

(1) Le "Nationaliste", 18 oct. 1908.

Le Québec Central à son tour, prenant en écharpe le haut du comté de Beauce, pénètre dans Bellechasse et longe la frontière jusqu'au lac Témiscouata, ouvrant à la colonisation les superbes plateaux des Alleghanies.

Le pays traversé par ces deux voies nouvelles n'est que le prolongement des Cantons de l'Est, il en a le caractère topographique et climatérique, il en aura sans doute la prospérité.

Voilà de la terre. Si le marchand de bois y est déjà installé en maître, ce n'est pas pour longtemps, le chemin de fer ne tardera pas à venger le colon évincé ou tenu à distance.

Pendant que ces pays nouveaux absorberont une jeunesse nombreuse, on peut travailler à la réforme de l'agriculture, et préparer ainsi de la terre disponible pour le jour où les nouvelles colonies auront tout absorbé.

Mais voici une autre difficulté, c'est qu'il faut compter avec l'inertie des gens de campagne. Oh! mais non. Nous n'en croyons rien, le cultivateur canadien ne sera pas un obstacle à la réforme, au contraire. Il est vrai qu'à la campagne on n'aime pas beaucoup la nouveauté, que l'évolution y est toujours très lente et très prudente. Et, c'est très bien cela, c'est une base solide pour fonder des choses durables. Mais, d'un autre côté, le cultivateur canadien est un homme avisé, il a l'œil ouvert, et quand il voit son intérêt dans une affaire il n'hésite pas. Nous l'avons bien vu dans l'établissement de l'industrie laitière. Avec quelle rapidité elle a pénétré partout le jour où ses avantages ont été connus!

C'est que notre cultivateur a quelque chose du paysan français et du normand. Barrès disait de nous l'autre jour: "La plupart prennent leur souche dans notre réaliste Normandie et dans le raisonnable Poitou. L'homme de Normandie apportait au Nouveau Monde une robuste volonté de vivre, sa tenacité, sa discipline, son esprit des affaires supérieur, m'assure-t-on, à celui des anglais et des yankees." (1)

Du reste, personne n'est plus évolutionniste que l'homme des champs. "C'est un perpétuel novateur, disait le vicomte d'Avenel, sans cesse dérangé dans ses calculs par des événements qu'il n'a pu prévoir et forcé sans cesse d'imaginer de nouveaux plans.

"Chez nous cet état de choses est aussi ancien que notre civilisation et il ne finira qu'avec elle. En Amérique il com-

(1) Le Gaulois, Paris, 12 déc. 1908.

mence. Comme les transformations agraires se font à petit bruit, par petits coups, on a peine à retrouver la trace d'une forêt abolie, ou d'un carré de bruyère remplacé par un carré de choux ; mais le passé rural est plein de changements de culture d'une même terre à travers les âges et les vicissitudes causées par des concurrences nouvelles. Les partis successifs que l'agriculture a su tirer du sol français, l'emploi qu'elle en a fait depuis des siècles ont été des plus variables.

“Elle a déboisé et ensuite reboisé, creusé des étangs pour les dessécher ensuite, substitué des céréales au pâturages, puis la vigne au céréales, puis les prairies à la vigne ou les cultures industrielles à la prairie. Le tout sous mille influences économiques, politiques ou fiscales. Et l'avenir nous réserve à coup sûr d'autres avatars dont nous n'avons pas la moindre idée encore, de ces mottes de terre dont on a fait jusqu'ici du pain, des bûches, des gigots, de l'huile, de la soie, du papier, du sucre : dont on a fait tant de choses qu'on ne fait plus, du moins au même endroit, dont on a déjà fait tant de choses qu'on ne faisait pas il y a deux, quatre cents ans.” (1)

Evidemment pour “enfanter ainsi, parfois dans la douleur, mais sous l'aiguillon de la nécessité des inventions nouvelles”, il faut un travail d'initiation très fort et très énergique, en même temps qu'une souplesse, un empressement et une ambition plus qu'ordinaires. Mais nous avons confiance dans notre vigoureuse et intelligente race de cultivateurs.

L'auteur de *Jean Rivard* écrivait autrefois : “Quant à la connaissance de son art, c'est-à-dire la science agricole, je voudrais qu'elle lui fut aussi familière que les connaissances légales le sont à l'avocat et la médecine aux médecins. On pourrait dire que c'est un rêve que je fais là. Quelque chose me dit pourtant que ce n'est pas chose impossible. On peut dire à l'heure qu'il est, que la grande moitié de nos cultivateurs canadiens, pourraient, s'ils avaient reçu l'instruction élémentaire nécessaire, consacrer deux, trois et quatre heures par jour à lire, à écrire, à calculer, étudier ; aucune classe n'a plus de loisir, surtout durant nos longs mois d'hiver.” (2)

Cette page a été écrite il y a près de cinquante ans. Depuis une partie du rêve de l'auteur s'est réalisé, l'instruction primaire a pénétré partout ; et on peut affirmer qu'il existe

(1) Vicomte d'Avenel. Les Etats-Unis, ch. 1.

(2) Jean Rivard, p. 121.

dans la population agricole de nos vieilles paroisses une culture intellectuelle assez générale, et suffisante pour réaliser la seconde partie.

C'est une terre admirablement préparée, elle s'offre d'elle-même et attend la semence qu'une main énergique et habile voudra bien lui confier.

*

* *

La tâche ne paraît pas indigne d'un ministre de l'Agriculture qui aurait la taille d'un homme d'état. La Providence en donne parfois qui ont la taille voulue. Quel bienfait pour notre peuple ! Ce serait reprendre, je ne dis pas les traditions, il n'y en a pas, mais l'œuvre commencée jadis par l'Intendant Talon, l'un de nos rares hommes d'état qui aient jamais fait quelque chose de positif pour le Canada français. Il ne dédaignait pas, lui, de s'occuper d'agriculture, et avec quel esprit pratique et quel sens économique !

Il voyait à tout. Pendant qu'il donnait la terre à l'un, à l'autre il indiquait les cultures les plus appropriées au pays ; il favorisait l'établissement d'industries locales et préparait déjà les voies au commerce d'exportation. Aucun des besoins de la jeune colonie n'échappait à sa vigilante attention. On voyait qu'il était l'héritier de Champlain, et qu'il travaillait, lui aussi, à la fondation d'un grand empire.

Hélas ! il n'eut pas de successeurs.

Il serait plus temps que jamais de reprendre son œuvre. Les conditions nous paraissent favorables. Il semble aussi qu'il y ait comme un désir latent, et presque impatient, de voir enfin de poser les bases économiques de notre destinée. Puissent-ils venir bientôt ceux-là que la Providence destine à cette œuvre !

Les nôtres cesseront alors de battre tous les sentiers d'Amérique et de voyager sur tous ses fleuves pour se fixer enfin, se masser autour du noyau qui enserme le Saint-Laurent, le rendre plus compacte et plus fort pour opposer plus de résistance à l'envahissement anglo-soxon.

Et ce sera possible le jour où le cultivateur comprendra qu'il dépend de lui, que deux ou trois familles canadiennes-françaises vivent là où une seule a végété jusqu'aujourd'hui.

Fr. Th. Couët, O. P.

Québec, 15 février, 1909.

La colonie franco-américaine d'Estcourt

Dans deux numéros de la Revue (nov. 1908 et janv. 1909) nous avons parlé à nos lecteurs de cette entreprise de colonisation et de rapatriement dirigée par le Crédit Foncier Canadien de Providence R. I.

L'inauguration solennelle de la Colonie a eu lieu le 20 décembre dernier et des travaux considérables ont déjà été exécutés à l'endroit même qui doit servir de foyer à l'entreprise. Une équipe d'une quarantaine d'hommes est à l'œuvre et tout indique qu'au printemps on pourra juger mieux de la sagesse patriotique qui a présidé à sa fondation.

Mais jusqu'à présent nous nous sommes peu inquiété de faire connaître au lecteur la réception que l'on a faite dans la province de Québec au projet du Crédit Foncier. Du reste, nous avons hésité longtemps avant de nous décider à rapporter les précieuses adhésions qu'il avait reçues, parceque nous croyions devoir en même temps signaler les obstacles, quelquefois sérieux, qui lui ont été suscités. Depuis nous avons pu reconnaître dans ces derniers ceux qui ont dû, dans le passé, contribuer à bloquer absolument la colonisation dans notre province, un fait tellement reconnu, le gouvernement va proposer à la prochaine session un amendement radical aux lois de la Colonisation et des Terres.

Il sera toujours temps, du reste de raconter les embarras que l'on suscite non-seulement aux colons mais aux ministres qui seraient disposés à seconder la colonisation. L'important, pour le moment, est bien de montrer les progrès accomplis par une entreprise qui suscite chez nous un intérêt plus qu'ordinaire.

Nous avons parlé brièvement, dans notre numéro de janvier d'une cérémonie d'inauguration qui eut lieu les 20 et 21 décembre sur le site du nouveau village d'Estcourt. La saison avancée et d'autres empêchements, tenant aux diverses occupations de chacun, ont empêché de se rendre à Estcourt, ce jour-là, nombre de personnages distingués auxquels une invitation spéciale avait été adressée par le président du Crédit Foncier.

A cette invitation, beaucoup ont répondu de façon très aimable en donnant à l'entreprise une approbation et un encouragement des plus précieux. Et, venant de personnages aussi considérables que le lieutenant-gouverneur de la province de Québec, de Mgr l'archevêque de Québec, du recteur de l'Université Laval, dont l'intérêt pour la question forestière est connu, des évêques du district de Québec, de députés, de sénateurs, etc., pareille adhésion et pareil encouragement méritaient plus qu'une mention ordinaire. Aussi les lecteurs de la *Revue* nous sauront-ils gré de mettre sous leurs yeux les quelques lettres qui suivent :

SON EXCELLENCE LE LIEUTENANT-GOUVERNEUR DE LA PROVINCE

HOTEL DU GOUVERNEMENT, QUÉBEC

14 DÉCEMBRE, 1908.

M. le Juge J. E. BROCHU,

Président du Crédit Foncier Canadien,

Providence, R. I.

Monsieur le Président,

Je regrette infiniment de ne pouvoir me rendre à votre bonne invitation d'assister à l'inauguration de la colonie Franco-Américaine qui aura lieu dimanche, le 20 novembre courant, dans le canton Estcourt. Des engagements antérieurs pris pour les 17, 19 et 21 décembre, me priveront de ce plaisir.

Je le regrette d'autant plus que tout ce qui se rattache à la belle division Grandville que j'ai représentée au Sénat plus de 25 ans, m'intéresse beaucoup. Je m'intéresse particulièrement à tout ce qui peut aider nos compatriotes actuellement aux Etats-Unis à revenir au pays.

J'ai pris communication du système de colonisation tel qu'exposé dans la *Revue Franco-Américaine*, du mois de novembre, et de tout cœur, je vous offre à vous et à tous vos collègues, mes plus sincères félicitations et mes meilleurs souhaits de succès pour une aussi belle et patriotique entreprise.

Veillez me croire, monsieur le Président,

Votre très dévoué serviteur,

C. A. P. PELLETIER,

Lt.-Gouv., P. Q.

**SA GRANDEUR MGR L'ARCHEVE-
QUE DE QUÉBEC**

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC

13 DÉCEMBRE, 1908.

*Monsieur le Président du Crédit Foncier Canadien
de Providence, R. I.*

Bien cher monsieur,

Vous m'invitez à assister dimanche prochain à l'inauguration de votre Colonie de Franco-Américains à Estcourt, comté de Témiscouata. Rien ne me serait plus agréable que de prendre part à cette fête d'un nouveau genre qui aura lieu dans la forêt vierge, sur les bords du joli lac de Pohénégamouk. Mais je serai retenu ici par des ordinations que j'aurai à faire ce jour-là même.

Votre projet d'une colonie agricole me sourit beaucoup ; il a un caractère à la fois national et religieux qui devra, ce me semble, plaire à tous les vrais patriotes, à tous les bons catholiques. Je le crois réalisable, du moment que vous avez les fonds nécessaires pour aider les colons au début de leurs travaux, leur ouvrir des chemins, leur bâtir chapelle, école, etc. La vente du bois sur leurs lots leur donnera les moyens de vivre, de défricher et même de rembourser peu à peu, avec le revenu de leurs récoltes, les sommes dépensées pour leur installation. Nos jeunes colons n'ont besoin que d'encouragement et de secours pour commencer ; ils s'attachent bientôt à leur petit domaine quand ils se voient soutenus et sentent que leurs efforts seront couronnés de succès.

Je prie Dieu de bénir votre noble entreprise et je serai avec vous d'esprit et de cœur dimanche prochain.

Veillez agréer, cher monsieur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués en N. S.

† L. N., ARCH. DE QUÉBEC.

**MGR LE RECTEUR DE
L'UNIVERSITÉ LAVAL**

UNIVERSITÉ LAVAL, QUÉBEC

13 DÉCEMBRE, 1908.

*Monsieur le Président
du Crédit Foncier Canadien.*

Monsieur,

Je vous suis bien reconnaissant d'avoir bien voulu m'inviter à l'inauguration de votre colonie d'Escourt. Malheureusement pour moi la date fixée qui coïncide avec celle de nos examens de terme, la longue distance à parcourir en voiture dans la rude saison d'hiver, me forcent à rester à Québec.

Permettez-moi de vous offrir, avec mes meilleurs remerciements, l'expression de mes sincères félicitations. L'œuvre que vous entreprenez est

excellente, et, comme elle dépend d'une organisation puissante, parfaitement en mesure de soutenir le colon pendant les premières années, il y a tout lieu d'espérer qu'elle sera couronnée de succès.

Je vous souhaite donc tout le succès que vous méritez. Laissez-moi vous dire que, dans votre projet, un des points qui m'a plu davantage est le fait que vous vous proposez d'utiliser tout le bois abattu pour le défrichement et de conserver des réserves forestières pour l'usage perpétuel de vos colons.

Veuillez agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

† J. C. K. LAFLAMME.

SA GRANDEUR MGR P. E. ROY,
EVEQUE D'ELEUTHEROPOLIS

ARCHEVÊCHÉ DE QUÉBEC

14 DÉCEMBRE, 1908.

Crédit Foncier Canadien, Québec.

Messieurs,

Je ne pourrai assister à l'inauguration de votre colonie, dimanche prochain. On me réclame ailleurs. Permettez-moi de vous souhaiter tout le succès que mérite une entreprise si patriotique.

Ce que je pense de votre système ? Il est beau, certes ! Si les trois éléments essentiels à toute entreprise de saine colonisation ne vous manquent pas, vous ferez merveille. De la *terre libre* ! chose si rare en nos immenses régions, cela vous l'avez. Des *colons libres* ! voilà un élément incertain, difficile à recruter, difficile à manier. Trouverez-vous ce qui convient. Je le souhaite et je l'espère. Des *ressources* pour offrir aux colons tous les avantages suffisants : chemins, instruments, débouchés pour les produits, églises et écoles, etc.

Vous avez prévu tout cela, et votre plan est très sage. Si vous trouvez le *bon colon*, et si votre entreprise est faite pour l'aider, et non pour l'exploiter, si le désintéressement est à la base de votre œuvre, si elle est bien pénétrée du sentiment religieux et à l'abri du mal politique, elle réussira, et vous aurez donné là un bel et utile exemple.

Votre tout dévoué en N. S.

† PAUL EUGÈNE, Ev. d'Eleuth.,

Auxiliaire de Québec.

**SA GRANDEUR MGR BLAIS,
EVEQUE DE ST-GERMAIN DE
RIMOUSKI.**

ÉVÊCHÉ DE ST-GERMAIN DE RIMOUSKI

15 DÉCEMBRE, 1908.

*A Messieurs le Président et les Directeurs
du Crédit Foncier Canadien, de Providence, R. I.
5, Rue du Fort, Québec.*

Messieurs,

J'ai l'honneur de recevoir votre bienveillante invitation à l'inauguration de l'établissement d'une colonie de Franco-Américains, le 20 du mois courant, dans le canton d'Estcourt, sur le territoire du diocèse de Rimouski. A titre d'Evêque de ce diocèse, où il y a encore à faire tant de colonisation excellente et non moins fructueuse, vous concevez le pressant désir que j'éprouve de prendre part à la fête religieuse et patriotique que vous avez préparée, et quel bonheur je goûterais à cette occasion.

Animés des sentiments d'une même foi en Dieu et en son Eglise, unis par les liens de l'amour du même sol baigné des sueurs de nos vaillants pères de la Nouvelle-France, avec les accents de la même langue et les élans de la même confiance, nous aurions béni le Très-Haut des bienfaits répandus jusqu'ici sur notre race, arboré l'étendard de la croix du triomphe et du salut, chanté nos espérances dans l'avenir de la colonie naissante, imploré les lumières du Ciel sur les promoteurs de l'œuvre de sa fondation, et sur les colons rapatriés, leurs familles et leurs travaux, les plus amples bénédictions du Souverain Maître de la vie et de la santé de l'homme, du Suprême Régulateur des saisons, qui fait germer la semence des grains confiés à la terre, leur donne la croissance et la maturité. Personnellement j'aurais eu en même temps l'occasion des plus favorables de souhaiter à tous la bienvenue et de dire à chacun mes encouragements.

Mais par suite d'engagements antérieurs, pris sans plus de prévision, je dois vous avouer avec le plus sincère regret, messieurs, qu'il m'est absolument impossible de m'associer autrement que par l'affection du cœur, et la ferveur de l'âme, à votre pieux et joyeux concert de douces et fraternelles harmonies. Monsieur le curé de Saint Eleuthère, à qui je les ai déjà manifestées, voudra bien se faire, sur le théâtre même, l'écho et l'interprète de ces dispositions de ma part.

Ainsi je vous remercie avec empressement et considération, messieurs, de votre aimable invitation, et je souhaite que la fête d'inauguration de la nouvelle colonie soit le présage assuré du plein succès qui couronnera votre belle et honorable initiative.

Aussi, ai-je pris connaissance attentivement et avec intérêt du système de colonisation exposé dans la *Revue Franco-Américaine*, du mois de novembre dernier. Et si des bras vigoureux et des défricheurs sérieux et persévérants ne doivent point faire défaut à l'application fidèle et éclairée qui serait faite des nombreux et précieux moyens de colonisation qui se trouvent à la base de ce système ; vu les avantages particuliers qu'offrent aux colons les conditions climatériques du canton d'Estcourt, l'exposition de son territoire au rayonnement de la meilleure action fécondante du soleil, la fertilité du sol bien arrosé qui y est propre à la culture, l'exploitation à faire du bois de ces riches forêts, le passage de la ligne du chemin de fer Transcontinental qui le traverse, l'érection d'une gare de ce chemin à

proximité du futur village et de ses édifices religieux, l'installation d'une scierie à l'endroit le plus accessible pour tous les intéressés, et la facilité des voies de communication qui sillonneront ce canton de toutes parts, je ne saurais hésiter à croire et à proclamer que le résultat de l'exécution, dans ces conditions, de votre projet d'y établir une colonie de nos frères venus des Etats-Unis, sera la fondation à courte échéance d'une nouvelle paroisse richement pourvue de tous les éléments destinés à assurer la stabilité de sa prospérité à tous égards.

Dans ce vif espoir, je demeure respectueusement, messieurs, votre dévoué serviteur en N. S.,

† ANDRÉ-ALBERT,
Ev. de Saint-Germain de Rimouski.

**SA GRANDEUR MGR. BERNARD,
EVEQUE DE ST-HYACINTHE.**

ÉVÊCHÉ DE SAINT-HYACINTHE

13 DÉCEMBRE, 1908.

*Monsieur le Président et Messieurs les Directeurs
du Crédit Foncier-Canadien de Providence,
Québec.*

Messieurs,

J'ai reçu, par le courrier de ce matin, votre invitation d'assister à l'inauguration de votre colonie de Franco-Américains, qui aura lieu, dimanche prochain, dans le canton d'Estcourt, comté de Témiscouata.

Je m'empresse de vous remercier. Ce remerciement, que je vous adresse avec cœur, ne regarde pas seulement votre invitation. Il s'applique particulièrement à l'œuvre que vous fondez. C'est une œuvre de colonisation catholique et française. C'est l'application du principe : "La terre libre au colon libre", qui devra assurer dans notre chère province l'essor de la colonisation. Aussi j'ai senti mon cœur battre de joie, en constatant votre effort. Comment, en effet, ne pas me réjouir, puisque vous procurez le bien de notre religion et de notre nationalité !

Dans votre intention, l'œuvre que vous poursuivez a pour but de procurer le rapatriement des Canadiens-français. Fondée sur une base d'affaires pour assurer son succès, elle est en vérité toute patriotique. En donnant à nos compatriotes le moyen d'acquérir une honnête aisance, vous les rattachez au sol natal et avec eux vous procurez la fondation de nouvelles paroisses. Voilà, certes, une belle action sociale, qui fournit à notre province un nouvel élément de force et qui intéresse notre foi. Que Dieu la bénisse et la fasse prospérer !

Par votre œuvre, vous semblez avoir résolu un problème longtemps insoluble. Bien des efforts ont été faits, dans le passé, pour faire revenir les nôtres au pays. Ce mouvement, parti originairement du Canada, n'a pas produit tous les résultats désirés. Vous l'avez repris à votre compte. Et l'histoire dira, je l'espère, que vous l'avez conduit au succès. En justice, elle devra ajouter que les Franco-Américains ont donné, par là, une grande leçon de patriotisme.

J'aurais beaucoup désiré pouvoir assister à la première messe chantée dans votre nouvelle colonie. Mais la rigueur de la saison et ma pauvre santé m'en empêchent. Je vous prie de recevoir mon excuse.

J'ai l'honneur d'être, messieurs, avec la plus haute considération, votre serviteur dévoué et reconnaissant en N.-S.

† A. X., Ev. de Saint Hyacinthe.

**SA GRANREUR MGR CLOUTIER,
EVEQUE DES TROIS-RIVIERES**

ÉVÊCHÉ DES TROIS-RIVIÈRES

16 DÉCEMBRE, 1908.

*A M. le Président du Crédit Foncier Canadien,
Québec.*

Monsieur,

Je vous remercie de l'invitation que vous avez bien voulu me faire d'assister à l'inauguration de votre colonie de Franco-Américains. Je regrette beaucoup de ne pouvoir m'y rendre, car j'aurais été heureux de profiter de cette occasion pour vous dire tout le bien que je pense de votre patriotique entreprise. Je ne suis pas loin de croire que vous avez trouvé là un excellent moyen d'apporter au difficile problème du rapatriement une solution vraiment pratique et efficace.

Il semble bien que le point faible des essais tentés précédemment dans ce sens se trouvait dans la situation précaire à laquelle les colons avaient à faire face à leur rentrée au pays, et peut-être aussi dans le fait que l'on comptait trop sur l'appui des pouvoirs publics. Vous avez su parer à ces inconvénients en faisant appel à l'initiative privée et en assurant à vos colons, grâce à un plan de colonisation qui me paraît aussi habilement réalisé qu'ingénieusement conçu, des conditions de vie assez avantageuses pour les attirer vers votre colonie et les y retenir.

Les directeurs du Crédit Foncier-Canadien méritent, certes, d'être félicités pour la belle leçon de patriotisme et d'énergie qu'ils donnent par là à tous ceux que préoccupe l'avenir de notre race.

Si donc, comme je le souhaite, votre œuvre prospère et que le succès couronne vos efforts, vous aurez fait un grand pas à l'œuvre si actuelle et si importante de la colonisation, et vous aurez bien mérité de l'Eglise et de la Patrie.

Veillez agréer, M. le Président, avec mes meilleurs vœux de prospérité, l'assurance de ma haute considération.

† F. O., Ev. des Trois-Rivières.

Jean Colon

La France vue de l'île de France (1)

Exilé sous un drapeau étranger, le Franco-Mauricien ne peut s'occuper de la politique française qu'à un point de vue purement platonique. Mais il s'y intéresse considérablement; l'irrésistible attraction qui l'entraîne vers la France l'amène à changer d'opinions politiques avec la forme du gouvernement qu'elle se donne. Sous la royauté, il est royaliste; sous l'empire, impérialiste; aujourd'hui il est républicain; car il ne voit des événements d'Europe que ce que lui apportent des dépêches savamment cuisinées et des articles de presse estompés par la distance. On ne peut comprendre, en effet, que des catholiques aussi ardents se laissent prendre au libéralisme républicain quand on ignore à quel point sont modifiés les faits, entrevus à cette distance. Lady Barker le dit excellemment dans les lignes suivantes :

Ce qui me pèse le plus à Maurice, c'est la solitude et l'isolement intense de la petite île; nous sommes très gais entre nous, mais il me semble souvent que je suis dans un rêve, quant à ce qui regarde le reste du monde, ou que nous vivons dans une autre planète. Une fois par mois seulement, un petit bruit nous arrive du grand monde extérieur, là-bas, au delà de notre ceinture de récifs. Une fois seulement en quatre longues semaines, quelques nouvelles peuvent nous parvenir de ceux que nous aimons, et dont nous sommes séparés, quelques détails sur le cours des événements, quelques incidents émouvants de l'histoire du monde. C'est étrange combien le sentiment de l'intérêt s'affaiblit en passant par un si long espace de jours et de semaines, combien la force de toutes choses s'amointrit, combien son pouvoir est brisé.

C'est absolument exact; pour qui a fait l'expérience de l'existence dans cette colonie éloignée et de l'existence en Europe, une conclusion s'impose: il est matériellement impossible à cette distance de 2,500 lieues de juger sainement des événements d'Europe; on perçoit les grandes lignes, on apprend les faits par fragments à travers les versions contradictoires des journaux et des agences juives; mais les détails, la physionomie de l'histoire restent vagues ou échappent totalement; l'on est donc facilement amené à juger sur les apparences; de plus, à moins d'une observation

(1) L'île de France Contemporaine, par Hervé de Rauville, ch. IX. Voir note bibliographique.

directe et faite sur place, nul ne peut concevoir à quel point le suffrage universel est un instrument inconscient et vénal, quelle effroyable école d'immoralité est le régime démocratique. L'énormité même de ces évidences les rend invraisemblables à qui n'en a pas été le témoin personnel. Considérez, en outre, que pour le Mauricien la France ne peut se tromper; qu'en face de l'étranger il la faut défendre quand même; que c'est toujours et malgré tout le flambeau de l'humanité, et vous comprenez que des chrétiens sincères finissent par admettre non moins sincèrement la légitimité de la République qui sévit actuellement sur notre patrie infortunée. Nous avons eu une vision saisissante de ce phénomène en lisant la phrase suivante dans les *Récits de campagne* du duc d'Orléans, fils de Louis Philippe: "Vue de loin, la grande figure de la France paraît être ce que nous la rêvons tous, car nous ne pouvons distinguer d'ici les taches qui la déparent et la vermine qui la ronge." Que dirait le duc d'Orléans aujourd'hui!...

Pour bien préciser l'état d'esprit d'un grand nombre de Mauriciens, il suffira de dire que les deux journaux français qui longtemps firent oracle à Maurice sont le *Figaro* et le *Temps* (1).

Pendant on peut constater que cette confiance illimitée dans la République a déjà été ébranlée à l'Ile de France.

La *France juive* d'Edouard Drumont a répercuté jusque là-bas le son de cloche avertisseur. La *Libre Parole* a continué l'œuvre. Le Panama, l'affaire Dreyfus, bien que déformés par les dépêches d'agences juives, ont donné à réfléchir. Enfin les lois anti-religieuses ont douloureusement ouvert les yeux à ces aveugles pieusement obstinés. D'abord on a cherché à se faire illusion; des catholiques très convaincus prenaient la défense de Waldeck et de Combes. "Les religieux, disait-on, ont dû commettre, au

(1) Depuis l'affaire Dreyfus cependant, le *Figaro* a été remplacé par le *Gaulois*, ce qui indique bien que le Mauricien patriote a vu clair en cette affaire et est aussi antidreyfusard que le nationaliste français. Il ne faudrait pas induire de ce que je viens de dire que le Mauricien ne connaît pas d'autres journaux; au contraire, tous les vieux organes d'opposition, la *Gazette de France*, les *Débats*, le *Soleil*, l'*Autorité*, qui a gardé tous les partisans de l'ancien *Pays*, enfin l'*Univers*, ont leurs lecteurs assidus dont le nombre tend même à augmenter. L'*Action française*, toute jeune qu'elle soit, y a déjà des abonnés. Ces journaux balancent heureusement l'influence des agences officieuses.

point de vue politique, quelque faute dont nous ne nous rendons pas bien compte encore ; attendons avant de juger." Mais, à la fin, en dépit d'une bonne volonté tenace, l'on voit clair et l'on souffre. La désillusion entraîne la désaffection...

Certes, le Mauricien sait distinguer aujourd'hui entre la vraie France, celle qui travaille et qui prie, et la France officielle tombée, grâce à la République, aux mains d'un syndicat d'exploiteurs maçonniques et juifs. Néanmoins, hélas ! *les lézardes sur la maison*, que dénonce si éloquemment Maurice Barrès, se sont étendues jusque là-bas. Pour les mêmes motifs que certaines provinces françaises, persécutées dans leurs coutumes et leur foi traditionnelles, montrent une tendance à se séparer du gouvernement judéo-maçonnique central, beaucoup de Franco-Mauriciens, et parmi les meilleurs, ne désirent point, quant à présent la réunion *politique* de leur île à la France.

Ils y voient deux dangers pour leurs traditions et leur foi nationales, et même pour le maintien de leur prépondérance ethnique. Le premier de ces dangers est la persécution religieuse qui suivrait inévitablement l'annexion ; le second est le suffrage universel qui annihilerait instantanément le petit groupe français en le noyant dans le flot asiatique.

De toutes les preuves accumulées pour démontrer que la France a totalement dévié de sa voie normale, il n'en est pas de plus décisive que ce spectacle : des Français voulant rester Français et ne pouvant l'être intégralement qu'en répudiant l'union avec la France !

Sous cette impression il s'est formé, depuis quelques années, un parti *nationaliste mauricien*, dont le journal la *Croix de l'île Maurice* est le principal organe. Ne voulant pas être Anglais, ni, à l'heure actuelle, être réunis à la France, ces Franco-Mauriciens tentent de créer une "nation mauricienne" basée sur les vieilles traditions françaises et autour de laquelle ils grouperaient sous leur hégémonie les élites des divers éléments dont se compose la population de l'île.

Voici comment, dans la *Croix*, M. Anatole de Boucherville, président de l'Union catholique de l'île Maurice et l'un des hommes les plus considérables du pays, expose ce projet :

Que les Mauriciens se déclarent Mauriciens, ils (les Anglais) les respecteront. Ils se moqueraient d'eux ou cesseraient de les estimer s'ils prétendaient être Anglais.

Par l'origine, la langue, les mœurs, toutes les traditions, notre nationalité serait française. Mais lorsqu'un rameau séparé du tronc s'est développé pendant près d'un siècle, il a bien véritablement acquis une existence propre. Nous pourrions seulement, à l'imitation de nos frères du Canada, nous dire Mauriciens-Français. Mais la première appellation nous semble d'autant plus suffire que s'il existe des Anglo-Mauriciens, ils n'ont jamais cherché à constituer une nationalité...

...Luttant pour la civilisation chrétienne, soucieux de nos devoirs, quelle plus noble ambition que de vouloir nous *assimiler* les éléments divers qui nous environnent et fondre en une société chrétienne les peuples de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, qui se sont donné rendez-vous sur ce coin de terre?...

Nous avons nos traditions. C'est en restant fidèles à ces traditions, à ces lois qui *ont présidé à sa naissance* que la nation mauricienne pourra grandir et se fortifier. Ce qu'il faut pour garantir l'espérance que nous entretenons, c'est que tous les Mauriciens aient au cœur l'énergie et la résolution nécessaires pour remplir dignement les devoirs que la *religion* et le *patriotisme* leur imposent.

Enfin, en une phrase nette et précise, M. de Boucherville résume tout son système :

Occupons-nous un peu moins, dit-il, de l'Angleterre et de la France, et prenons en mains nos propres intérêts. Aimons notre petit pays et ne rougissons pas de constituer un petit peuple...

Ces mots, où résonne, à côté des espérances à venir, le triste glas de la séparation enfin acceptée, ne font-ils pas écho à la lamentation du Breton, du Normand, du Lorrain, persécutés par le nombre et la force maçonnique? Ecoutez ce fragment d'un discours adressé récemment par le maire d'Arracourt à Mgr Turinaz, évêque de Nancy :

...Si un jour la Lorraine et l'Alsace doivent s'unir de nouveau et posséder l'autonomie de leurs races, c'est vous, nous l'espérons bien, qui resterez l'évêque du *pays lorrain*, définitivement pacifié, *libre de conserver ses coutumes et sa religion*, tel est en un mot que nos pères l'avaient voulu, quand ils se sont ralliés à la France.

C'est la République, l'abominable Démocratie qui a créé ce mal nouveau du séparatisme dans notre patrie. La France, que nos Rois avaient mis dix siècles à *faire*, la République la *défait* méthodiquement chaque jour...

L'affreux métèque borgne Gambetta a formulé ce principe : "*Le Nombre crée le Droit*", qui est la négation de toute morale et de toute justice sociale, une brutale régression vers les temps barbares de l'animalité. De cette formule la Démocratie a fait son dogme ; puis elle a ouvert la porte aux

juifs, aux métèques, à tous les aventuriers étrangers. S'ils ne sont pas le nombre, ce sont eux aujourd'hui qui, par leur astuce et grâce à la vénalité démocratique, commandent le nombre ; il en résulte que, selon une expression du levantin Rouvier, la France se "dissout."

Ecoutez encore, dans le même ordre d'idée, cette autre leçon qui nous vient d'au delà de l'Atlantique.

Il y a trois ans, un groupe important de Franco-Canadiens se forma en comité pour provoquer une agitation en faveur de la création d'un drapeau national canadien : leur premier acte fut d'écarter le drapeau tricolore, et ils expliquèrent pourquoi :

Ce drapeau, disait textuellement le rapporteur du comité, est l'étendard d'une France officielle fort différente de l'ancienne et beaucoup moins sympathique aux Canadiens.

Il y a donc scission radicale, définitive entre tout ce qui a un cœur français et les maîtres actuels de la France. Le Mauricien comme le Canadien, comme le Louisianais, aime et vénère la vieille France, la France royale et catholique, dont la *France officielle* de nos jours lui paraît être une caricature sacrilège.

Il existe, certes, encore beaucoup de Franco-Mauriciens qui, dans leur "violent amour" pour la patrie perdue, voudraient y rentrer quand même, coûte que coûte, à tous risques ; mais la création de ce parti nationaliste mauricien est un symptôme singulièrement douloureux.

Hervé de Rauville.

Revue des faits et des œuvres

L'émigration dans l'Amérique du Nord

La revue *Les Questions diplomatiques et coloniales* publie une étude détaillée due à Maurice L. Dewavrin sur l'émigration et la colonisation dans l'Amérique du Nord. Ce mouvement est surtout dirigé et stimulé par l'Armée du Salut.

Comme l'expose l'auteur, la prospérité économique de l'Angleterre, presque ininterrompue au cours des cinquante dernières années, a trouvé sa contre-partie dans l'extension parallèle du fléau social qui la ravage depuis quatre siècles : le paupérisme. D'après les statistiques officielles de 1906, le chiffre des chefs de famille secourus à domicile s'était élevé à 127,000 pour la seule ville de Londres, et les dépenses des services d'assistance dans l'ensemble du pays avaient dépassé 16 millions de livres sterling, soit plus de 465 millions de francs.

Si la progression continue du nombre des indigents assistés et l'inflation corrélative des budgets d'Unions de la Loi des Pauvres s'expliquent en partie par la mauvaise organisation des services et l'indifférence des "guardians" vis-à-vis des intérêts du contribuable, la cause principale de cette double augmentation est d'ordre purement économique. Un relevé établi par les soins du Board of Trade pour l'année 1906 signalait 27,446 ouvriers des manufactures, soit 4½% de la population masculine de ces établissements comme ayant chômé toute l'année. Les constatations sont à peu près les mêmes dans les autres branches de l'industrie anglaise.

En présence de cette faillite des institutions officielles d'assistance, les associations charitables libres se sont préoccupées de chercher des méthodes nouvelles toutes différentes du système représenté par le "Workhouse". Comme l'agriculture et l'industrie anglaise sont encombrées, l'Armée du Salut a organisé une grande entreprise qui a pour but de diriger vers le Canada la multitude des gens sans travail.

Au Canada, les ressources abondent en fait de travail. L'Armée du Salut a fondé à Londres un Bureau d'Emigra-

tic
l'A
dé
gr
dé
mi

de
so
ci

m:
as
pr
re
te
L
lis
su
la
C:

gr
gr
m
m
(1
T
sc
p:
N
d
l'
fr
tr
L
d
s'
d
d

d

tion (Queen Victoria Street) qui a fait transporter dans l'Amérique du Nord 15,000 émigrants en 1907. A l'Aumone déguisée des patronages, dit M. Dewavrin, le Bureau d'émigration a substitué le secours remboursable dans un certain délai, ne prenant à ses charges que les frais généraux d'administration, évalués à environ 4 francs par émigrant.

Après avoir expliqué le système appliqué pour la fondation des colonies agricoles, M. Dewavrin résume ainsi les ressources que les émigrants peuvent utiliser au Canada, principalement les français.

Ce que l'Armée du Salut a déjà fait, ce qu'elle fera demain, avec l'appui du gouvernement britannique, toute autre association peut le réaliser au Canada, à condition de s'approprier les méthodes de la société du général Booth et de reproduire sa forte organisation. Or, à l'heure présente, tout tend à favoriser l'immigration française dans ce pays. Les français de France ont toute chance d'être bien accueillis sur les rives du Saint-Laurent, à une époque où, par suite du manque d'ouvriers agricoles et industriels, la législature de Québec rapatrie chaque année à ses frais 5 ou 6,000 Canadiens-français émigrés dans les Etats du Nord de la grande république. Presque délaissée par les courants d'émigration anglais et Italiens, la Province de Québec n'en est pas moins un pays de grand avenir. Sans parler des gisements de métaux précieux récemment découverts sur son territoire (mines d'or et d'argent du Mistassini, mines d'argent du Témiscamingue), la coupe du bois et les industries qui en sont tributaires, la culture maraîchère et même l'agriculture proprement dite, qui s'étend graduellement dans la région du Nord, augmentent d'année en année leur demande de main d'œuvre et se prêtent pour longtemps encore à la création d'entreprises nouvelles. Mais, outre ce premier débouché, l'Ouest canadien semble s'ouvrir, lui aussi, à l'émigration française. Des petits centres de colonisation où nos compatriotes sont en majorité, tels que Saint-Claude, Saint-Brieuc, Lourdes et Domremy se sont formés depuis quelques années dans le Manitoba, le Saskatchewan et l'Alberta. Rien ne s'oppose à ce qu'une tentative nouvelle vienne grouper autour de ces colonies disséminées dans les plaines de l'Ouest canadien d'autres foyers de civilisation française.

On ne manquera pas d'objecter le défaut de préparation des sans travail à la vocation agricole. Mais ne pourrait-on

trouver parmi les centaines de milliers d'indigents valides de nos grandes villes, quelques centaines, voire quelque milliers de chefs de famille remplissant les conditions requises pour faire de bons colons; honnêteté, amour du travail et compétence agricole? Combien d'ouvriers nés à la campagne et rompus, durant leur adolescence, aux travaux de la vie rurale, mais attirés plus tard dans les villes par l'éclat décevant des hauts salaires, ne demandent qu'à quitter leur milieu d'emprunt pour chercher au Canada des conditions d'existence nouvelles?

En favorisant, et au besoin, en provoquant la création d'une association officieuse, destinée à réaliser l'exécution méthodique d'un programme rationnel d'expansion française au Canada, le gouvernement français ne se bornerait pas à donner l'indépendance économique à quelques milliers de familles nécessiteuses et dignes d'intérêt. Son intervention discrète, mais non équivoque, dans l'œuvre de l'émigration et de la colonisation française au Nouveau Monde, serait d'un bon exemple auprès de notre commerce et marquerait le point de départ de la création de nouveaux courants d'échange entre le Canada et son ancienne métropole. Enfin, par cette manifestation d'initiative plus que par toute mesure, il contribuerait à rendre au prestige national dans le Nouveau Continent l'éclat dont il brillait aux jours lointains où la moitié de l'Amérique du Nord était soumise à la domination française.

*

* *

Les Catholiques aux Etats-Unis

D'après une statistique publiée par le "Wiltzius Catholic Directory" pour 1909, il y a aux Etats-Unis 14,235,451 catholiques romains. Ce chiffre comprend les adultes et les enfants.

Toujours d'après cet annuaire, il y a dans les Etats-Unis 16,093 prêtres catholiques; 12,923 églises catholiques; 80 séminaires, qui donnent l'instruction à 5,687 étudiants; 213 universités et collèges pour garçons et 708 institutions pour jeunes filles. L'annuaire compte aussi 4,073 écoles paroissiales, suivies par 1,197,913 enfants et 290 asiles pour les orphelins catholiques du nombre de 44,066.

La hiérarchie catholique des Etats-Unis comprend aujourd'hui : un délégué apostolique, un cardinal, 13 archevêques, 90 évêques, 16 abbés et un préfet apostolique.

Voici la population catholique des vingt diocèses principaux :

New-York, 1,219,920 ; Chicago, 1,150,000 ; Boston, 850,000 ; Nouvelle-Orléans 525,000 ; Philadelphie, 525,000 ; Pittsburg, 425,000 ; Saint-Louis, 375,000 ; Hartford, 365,000 ; Newark, 365,000 ; Cleveland, 330,000 ; Springfield, 323,121 ; Detroit, 267,000 ; Scranton, 265,000 ; Saint-Paul, 260,000 ; Baltimore, 255,000 ; San Francisco, 250,000 ; Buffalo, 244,739 ; Milwaukee, 235,000 ; Providence, 222,000.

Voilà des chiffres pourtant encourageants, mais donnent-ils exactement la vérité ? Nous nous rappelons que l'exactitude des renseignements fournis par le "Wiltzius" ont déjà plus d'une fois été mis en doute. Et puis, tout récemment encore, Mgr Glennon, qui s'est occupé plus spécialement du nombre des catholiques aux Etats-Unis portait ce nombre à 18 millions.

Mais à part les notes que nous venons de donner, voici que de nouvelles statistiques, préparées par un M. Herman Hapgood et publiées par le "Herald" de Boston (24 janvier 1909) vont, en jetant un doute nouveau sur les chiffres livrés au public, prouver un fois de plus combien tous ces travaux de recensement sont encore inexacts ou, du moins, incomplets.

M. Hapgood dit qu'aux Etats-Unis 34,282,543 personnes sont membres d'une dénomination religieuse quelconque, un chiffre considérable, il est vrai, mais qui perd de son importance si on le compare à la population totale du pays qui est de 80,000,000 d'habitants. On voit donc qu'un tiers seulement de la population américaine est enrôlé par les églises.

Il y a 155 dénominations religieuses et le correspondant du "Herald" dit que l'américain qui ne pourrait pas choisir une secte à son goût serait bien difficile. Il a le choix entre les "Old Two-Seed-in-the-Spirit Predestination Baptists," qui réclament 10,000 membres et les 154 autres religions.

Les catholiques, dit M. Hapgood, sont en tête de la liste avec 12,394,731. Il est possible qu'il ait puisé ses renseignements à de vieilles sources. Il l'insinue du reste, quand il avoue avoir surtout consulté les compilations du Dr. Carroll qui eut la direction du recensement de 1890. Il prétend, tout de même, donner les statistiques religieuses pour l'année 1908.

Dans tous les cas, il ne peut résulter de toutes ces recherches qu'un désir plus ardent d'obtenir des renseignements précis. Et le jour n'est peut-être pas éloigné où, en faisant le total de la population catholique aux États-Unis, on indiquera en même temps la proportion exacte des différents éléments qui la composent.

*

* *

"Le Centurion"

Il nous fait plaisir de publier la lettre intime qui suit, adressée à l'honorable juge Routhier. Elle nous a été communiquée avec la permission de l'auteur.

Elle n'a été écrite que comme accusé de réception; mais elle exprime si clairement le but que s'est proposé le juge Routhier dans son ouvrage, et en donne une appréciation si juste, que nous croyons, en la publiant faire plaisir à nos lecteurs, et offrir à l'auteur du "Centurion" l'hommage et l'éloge qu'il mérite.

LETTRE DU R. P. LALANDE.

6 février 1909.

Monsieur le juge,

C'est bien bon et très aimable à vous de m'avoir envoyé votre "Centurion". Je vous en remercie cordialement. Vous y avez ajouté votre "hommage affectueux", avec mon titre de "Cousin", et cela me rend le livre encore plus cher.

Le volume m'a été remis mardi soir. Il m'attendait sur ma table au sortir du sermon, et vous étiez encore dans la chapelle que j'en avais commencé la lecture. Et j'ai lu... et j'ai lu... au delà de la cloche, et au delà de minuit. Vous pourrez vous accuser pendant la retraite d'avoir été cause d'une des plus instructives et des plus agréables insomnies dont j'ai joui depuis longtemps.

Ma lecture est achevée. Et je voudrais vous dire tout le bien que je pense de votre livre et, comme je le ressens, tout le bien qu'il m'a fait. On ne saurait, avec plus d'agrément, enseigner des vérités plus graves, et faire suivre, au cours de cinq cents pages, dans une lecture plus facile, des leçons plus profondes, et plus édifiantes. C'est ce qui donne à votre ouvrage plus qu'une portée ordinaire, et en fait mieux

qu'une œuvre littéraire : c'est une belle œuvre d'apostolat chrétien, une grande action, et, je l'espère, très féconde !

Les premiers chapitres m'ont rendu un peu perplexe ; je ne savais pas dans quelle catégorie littéraire classer votre ouvrage ; je vous y trouvais, tour à tour, apologiste, historien, exégète, commenteur averti et sûr de ses textes, guide éclairé à travers les vieilles cités et les monuments ; mais je ne trouvais pas assez, en tournant les pages par douzaines, la justification de votre titre de "roman". J'ai bientôt compris quel cas vous faites vous-même de la partie romanesque du livre, et qu'en ajoutant, comme vous le dites, "certain intérêt qui convient aux gens du monde", vous n'avez pas voulu distraire plus que de raison vos lecteurs des hauts enseignements de la vérité. Le rôle de la fiction y est à peine sensible, et c'est ce de quoi, en pareille matière, même "les gens du monde" vous sauront gré. La trame d'amour que vous y glissez ne troublera pas les cœurs. Elle est si délicate que les âmes les plus timides peuvent l'analyser. On la suit à travers le récit, on l'aperçoit plutôt, mais, si peu ! comme un fil d'or tenu, faufile autour d'un voile de tabernacle !

Vous vous êtes proposé, en écrivant le "Centurion", un but très noble : inspirer le désir et le goût de lire les Évangiles. Et vous l'atteindrez, je le crois fermement. Vous allez même plus loin, auprès de plusieurs de vos lecteurs, qui ont déjà une connaissance un peu plus étendue des Évangiles : vous les leur faites aimer, et mieux comprendre.

En reconstituant les scènes des miracles et des faits évangéliques, en faisant agir les hommes dans leur milieu, d'après les coutumes et les mœurs du temps, en complétant par l'histoire profane l'intelligence des livres inspirés, vous donnez au tout un relief nouveau, et le montrez dans sa vraie lumière.

J'avoue que pour moi-même la "séance orageuse" qui termine la *troisième partie* du livre, formera un préambule précieux, quand je voudrai expliquer la passion. Votre Jean Baptiste me restera debout dans la mémoire. De même votre tableau de Jésus au Temple. Ce sont pourtant des faits et des tableaux que j'ai vus souvent, mais pas avec ces attitudes, et dans ce jour qui les illumine.

Avec quel plaisir ému j'ai lu le premier chapitre de la *quatrième partie*, ainsi que celui des "adieux au temple," et

les "visions d'aurore"! Est-ce que je me trompe en croyant que c'est là que vous avez mis le plus de votre cœur et de votre art d'écrire?

Je forme donc avec vous le vœu que votre livre soit lu, bien lu, par tous, longtemps, et qu'il inspire le goût de lire les Évangiles. C'est déjà les lire beaucoup que de lire le 'Centurion'.

Agréé, monsieur le juge, avec mes sentiments affectueux, la reconnaissance de votre petit cousin,

LOUIS LALANDE, S.J.

*

* *

Lendemain de catastrophe

Extrait des intéressantes "Tablettes d'un Globe-trotter" de M. Charles Le Goffic, dans l'"Ouvrier" :

Tout a été dit sur cette épouvantable catastrophe qui a détruit, en vingt-trois secondes, Messine, Reggio, San Giovanni, Scylla, Pami, dix autres villes ou villages de la Sicile et de la Calabre. Ce n'est pas la première fois sans doute qu'un tremblement de terre fait des victimes. Messine elle-même, en 1783, fut particulièrement éprouvée par une violente secousse sismique qui jeta bas ses plus beaux monuments et causa la mort de 50,000 personnes.

Telle fut cette catastrophe du 5 février 1783, dont le souvenir avait fini par s'effacer dans la mémoire des Messiniens, ou qui ne leur apparaissait plus que comme un mauvais rêve. Leurs pères avaient payé tribut à la fatalité : cela semblait une garantie pour les fils. Une Messine nouvelle s'était créée sur les ruines de l'ancienne. Plus de 126,000 habitants peuplaient ses maisons aux balcons en fer forgé, circulaient dans ses rues pavées de larges dalles de marbre gris, se pressaient sur ses quais et ses esplanades. Siège d'un archevêché et d'une université, métropole de l'industrie de la soie, riche par son port qui faisait un grand trafic d'oranges, de citrons, de raisins, de vins, d'huile, Messine s'étendait en amphithéâtre sur les flancs du Dinnamare qui l'arbitrait contre les vents d'est ; sa prospérité, qui allait croissant chaque jour, tenait à sa situation privilégiée au carrefour de toutes les grandes voies méditerranéennes. Cette

situation, de bonne heure, avait frappé des pirates cumiens qui y fondèrent, au VI^e siècle avant l'ère chrétienne, un établissement auquel ils donnèrent le nom de Zancla, c'est-à-dire la Faucille, nom tiré de la forme incurvée de son port. Sicules, Chalcidiens, Samiens, Messéniens s'y succédèrent tour à tour, et ce fut même à ces derniers émigrants qu'elle dut son nom définitif de *Messana* ou Messine. Conquise ensuite par les Mamertins, puis par les Romains, les Sarrasins s'en emparèrent en 831, les Normands en 1061. De ceux-ci, elle passa aux rois angevins de Naples et, après les Vêpres Siciliennes, aux Aragonnais qui la gardèrent jusqu'à l'avènement des Bourbons. Une histoire si mêlée surprendrait partout ailleurs que dans cette Sicile qui vit défilér sur son sol toutes les races de la création. Malgré cette diversité d'origine, l'unité du caractère national était parfaite, à Messine, comme à Palerme et à Syracuse.

“Nulle part, dit un historien, la fusion des races n'a été absolue. Ce qui domine cependant, c'est l'élément arabe, ou plutôt berbère, et l'élément gréco-byzantin, le premier l'emportant dans l'ouest, le second dans l'est de la Sicile. Comme résultat d'ensemble, un caractère ardent, passionné, généreux, libéral, un tempérament où le cœur surabonde et devance parfois la réflexion, voilà la nature sicilienne; les défauts sont un amour-propre excessif, une certaine tendance, à se contenter de généralités superficielles un feu qui ne se gouverne point assez, trop peu d'horreur pour l'effusion du sang...”

Qu'on ajoute une certaine propension au banditisme et à la vendetta. Dans cette catastrophe même de Messine, qui a passé de beaucoup en horreur la catastrophe de 1783, on a eu à déplorer des scènes de pillage si odieuses et si répétées, qu'il a fallu mettre la ville en état de siège. Sans doute, ces scènes ne sont imputables qu'à la lie de la population. Elles n'en sont pas moins regrettables. Même aujourd'hui, après plus de deux semaines écoulées, il est difficile encore d'évaluer le nombre des victimes qu'a faites le tremblement de terre. On parle de 200,000 morts et, si ce chiffre est reconnu exact, il faudra bien convenir que jamais commotion tellurique n'accumula plus de désastres. Messine, il est vrai, n'a pas été la seule ville éprouvée, si elle a été la ville la plus éprouvée, et, presque en face d'elle, de l'autre côté du détroit, sur la côte italienne, Reggio a eu sa large

part de calamité. Chef-lieu de la province de Calabre Ulérieure première, siège d'un archevêché, l'antique Rhegium Julii à perdu, dit-on, un bon tiers de ses 45,000 habitants. En 1783 elle avait déjà supporté le contre-coup du tremblement de terre qui avait détruit Messine. Une partie de ses monuments fut ruinée; les maisons elles-mêmes, lézardées, durent être démolies. On en profita pour reconstruire la ville "sur un plan majestueux et régulier". Reggio, sans avoir l'importance commerciale de Messine, faisait un assez grand commerce d'huiles et de parfums. Il n'est pas enfin jusqu'à la topographie du détroit qui n'ait été profondément modifiée par le tremblement de terre du 28 décembre dernier. Charybde et Scylla, le tourbillon et le récif fameux qui avaient donné lieu au proverbe :

Incidet in Scyllam cupiens vitare Charybdim,

Charbyde et Scylla n'existent plus. Charybde avait changé de nom depuis l'Odyssée : les marins l'appelaient le *Calofaro*. Son tourbillon n'était plus aussi dangereux qu'autrefois ; il était assez violent néanmoins, quand les courants du nord et du sud venaient à se rencontrer, pour dévier les paquebots, à plus forte raison les simples voiliers, et les drosser vers le récif de Scylla, sinistre écueil aux trois quarts immergé en qui la superstition païenne voulait voir la fille de Phorkos métamorphosée par Circé en monstre marin.

Ainsi prend fin une des plus antiques légendes dont ait été bercée l'humanité, et la perte serait faible, en somme, si, en même temps que Charbyde et Scylla, n'avaient disparu dans la catastrophe les deux grandes métropoles du détroit, cette Messine et ce Reggio, qui étaient comme les avant-gardes radieuses de l'Orient et qui ne sont plus aujourd'hui que des cadavres de villes.

*
* * *

Alcool et Littérature

Sous le titre "Autour de la Persécution", Jean Drault consacre aux Jacobins qui mène la France le billet suivant :

La lutte d'apaches que la République franc-maçonne a

entamée contre les congrégations, vient d'aboutir à un nouveau cambriolage.

Si, en effet, un arrêt de la Cour d'appel confirme l'ahurissant jugement qu'a prononcé, à la fin de l'an dernier, le tribunal civil de la Seine, c'est le gouvernement qui sera propriétaire de *La Croix*, du *Pèlerin* et des autres publications créées par les Pères Assomptionnistes.

M. Féron-Vrau les a bel et bien rachetés de ses deniers ; mais, du moment que c'est une Congrégation qui les lui a vendus, ça ne compte pas.

Le gouvernement lui prend son acquisition, mais évite soigneusement de le rembourser. Puisqu'il se trouve des tribunaux qui sanctionnent de semblables cambriolages, je me demande sur quoi ils se baseront, maintenant, pour condamner les chevaliers du rossignol et les adeptes du vol à la tire qui comparaitront devant eux.

Il se peut donc que nous voyions bientôt la République du Grand-Orient exploiter le journal *La Croix*, dont la prospérité n'est un mystère pour personne.

Et je crois que, ce jour-là, M. Féron-Vrau lui-même, en dépit du chagrin compréhensible qui envahira son âme, éprouvera un sentiment de légitime curiosité.

Au lieu de Pierre-l'Ermite, la signature du premier Paris appartiendra à Pressensé, et ce leader-article aura pour titre : "*Les monstres en soutane*", ou quelque chose d'approchant. Les nouvelles de Rome seront relatées par un Lévy-Manassé quelconque qui, pendant quatre colonnes, bavera sa haine de youpin sur le Vatican. Les faits divers attribueront au clergé tous les crimes et délits commis dans notre pays, et le feuilleton, destiné aux mères de familles chrétiennes, sera cuisiné suivant les formules familières à feu Léo Taxil.

Avouez que ce premier numéro de *La Croix*, rédigé d'après la conception littéraire Clémenceau-Briand, ne manquera pas d'imprévu. Il aura certainement une valeur pour les collectionneurs à venir, d'autant qu'il aura des chances de rester unique.

Ce qui sera prodigieux aussi, ce sera l'état des recettes de la fin du mois.

Vous voyez d'ici avec quel enthousiasme abonnés et lecteurs au numéro auront fui vers les journaux restés catholiques.

Et le gouvernement aura ainsi fait une opération commerciale aussi heureuse que celle qu'il entreprit avec la Chartreuse.

Là, pourtant, il ne s'agissait que d'une liqueur; son goût flattait tous les palais, qu'ils fussent catholiques ou anti-cléricaux.

Il a pourtant suffi que la République maçonnique, après avoir détrossé les Chartreux, tentât de gagner de l'argent avec leur produit, pour que ce produit perdît toute valeur, et fût détrôné aussitôt par la nouvelle marque des Chartreux.

Vous pouvez aller, en effet, dîner chez Fallières au Clémenceau: ce n'est pas la "Mascuraud", comme on l'appelle, qu'ils se permettraient de vous offrir au dessert!... C'est l'autre liqueur, la Tarragone, la vraie...

Si bien que l'Etat, à l'odieux ajoute le grotesque. Il vole sans profit, pour rien, pour le plaisir, pour satisfaire les bas et honteux instincts de la secte maçonnique.

Salir et détruire, c'était la passion des Jacobins de 93. C'est encore celle de leurs héritiers, nos maîtres de l'heure présente.



L'Ambassador Bryce et les traités

L'Ambassadeur anglais à Washington, M. Bryce, a prononcé récemment un discours qui sera lu avec intérêt par ceux qui s'inquiètent du droit du Canada à conclure ses propres traités commerciaux. Il est évident que la métropole n'entend pas se départir aussi facilement que tout cela de son habitude de traiter ses colonies comme sa chose. Parlant donc devant les membres de l'Association des marchands et manufacturiers, à Milwaukee, Wis., M. Bryce a dit:

"Je suis heureux, et, je n'en doute pas, tous les américains et tous les canadiens le sont autant que moi, de constater que l'amitié entre vous et le peuple du Canada se resserre chaque jour en des liens plus étroits, et que notre gouvernement et le vôtre ont pu, tout dernièrement, conclure trois traités destinés à éloigner tout sujet possible de dispute entre les deux peuples. Un de ces traités détermine l'exacte délimitation

des frontières entre les deux pays; un autre s'occupe des questions de sauvetage, le troisième s'occupe de la réglementation et du développement des pêcheries des grands lacs.

Nous avons aussi conclu un traité très important soumettant à l'arbitrage tous les différends qui pourraient s'élever entre les Etats-Unis et l'Empire Britannique. Et il y a quelques semaines votre ancien secrétaire d'Etat et moi avons signé deux autres traités; l'un pour l'arbitrage des questions concernant les pêcheries de l'Atlantique-nord, et un autre concernant les eaux limitrophes entre les Etats-Unis et le Canada. Ce dernier est d'une importance toute particulière parce que tout retard apporté au règlement de cette question de frontière pouvait donner lieu à d'acrimonieuses discussions. Aucun effort n'a été épargné pour régler cette question avec justice pour les deux pays.

*

* *

La défense du français en France

Jules Veran, dans le "Soleil", de Paris, (1er fév. 1908), soulève de façon fort originale cette question de la défense du français en France. Le français, dit-il, n'est pas menacé d'expulsion par une autre langue, mais il se corrompt. Le mal est même devenu si manifeste que M. Doumergne lui-même avait institué une commission où "toutes les compétences devaient être entendues." Cette commission s'est séparée sans avoir rien fait. M. Veran dit :

"Le vice-recteur de l'Université de Paris a repris l'idée du ministre. Il a organisé, sous forme de conférences, une large consultation à laquelle doivent prendre part quelques professeurs des plus haut placés, c'est-à-dire les meilleurs docteurs en la matière. Au Musée pédagogique, qui est comme la clinique de l'enseignement, M. Gustave Lanson, professeur à la Sorbonne, a fait, cette semaine, une première leçon devant un nombreux auditoire de professeurs. D'autres conférences suivront, coupées de deux en deux par une séance de discussion.

"Il tombe sous les sens que si tant de docteurs se réunissent pour examiner le cas de la langue française, c'est évidemment qu'elle est bien malade.

M. Gustave Lanson ne l'a pas caché. Comment ne pas le croire ?

“Ce n'est pas de l'invasion des mots étrangers, anglais pour la plupart, ou de création récente, qu'il faut se plaindre. Une langue vivante s'enrichit toujours. A des connaissances nouvelles correspondent des mots nouveaux. Si nous ne les trouvons pas dans notre propre fonds, il faut bien que nous les empruntons quelque part. Ceci n'est pas un mal : c'est un bien, dont Montaigne et Rabelais, ces deux grands bienfaiteurs de la langue, se louèrent. Abusons-nous des emprunts ? C'est possible. Mais les termes étrangers qu'une mode, celle des “sports” par exemple, apporta, s'en iront avec cette mode. La langue, comme un corps vivant, fait son métier : elle élimine avec le temps ce qui est contraire à son génie ou inutile à sa vie ; elle s'assimile ce qui est conforme à sa constitution, à ses lois, et nécessaire à son évolution.

“Ce n'est pas davantage de quelques mots d'argot employés par les écrivains inconscients au malappris que peut sérieusement souffrir la langue : elle les rejette avec mépris sans les avoir jamais acceptés.

“La langue résiste aux barbares de l'extérieur : ce sont, hélas ! les barbares de l'intérieur qui la torturent : le public par ignorance, les écrivains par légèreté, dédain et folle présomption.

“On n'a jamais appris à écrire dans les écoles primaires : les rares écrivains qui en sont sortis forment des exceptions de génie, et encore ont-ils tôt ou tard senti, comme Louis Veuillot, le besoin d'assurer et de fortifier leur talent par la culture des “humanités”. Mais quand on avait passé par l'enseignement secondaire, on savait sa langue, et l'on n'ignorait pas la littérature. M. Gustave Lanson nous assure que ces temps ne sont plus : on connaît à peine les auteurs du jour qui font quelque bruit—pour combien de temps?—sur le boulevard, et la grammaire est complètement ignorée.

“C'est le résultat—qui en douterait?—de l'abandon des études classiques. Le grec est définitivement condamné ; c'est à peine s'il a pu trouver asile dans l'enseignement supérieur.

“Le latin n'est guère plus heureux que le grec. On a tout fait pour que les familles en détournent les enfants. Pen-

dant vingt ans, et cela continue, toute la sollicitude des pouvoirs publics est allée à l'enseignement "moderne."

"Mais il y a mieux : l'enseignement classique même a perdu sa forte discipline et sa vertu d'autrefois. Sous l'influence des Allemands, on a voulu donner à cet enseignement une tournure scientifique qui l'a perdu. Le goût classique a fait place à la critique des textes, bonne tout au plus à racornir et dessécher les jeunes esprits auxquels on l'impose ; on n'admire plus, on ne s'emeut plus, on ne rit plus, on ne se passionne plus : on dépiaute, on dissèque, on cherche la petite bête... Les professeurs de grammaire, qui sont plus savants que jamais et qui vous raconteront sans broncher l'évolution d'une forme depuis le sanscrit jusqu'à nos jours, ont tout autre chose à faire qu'à apprendre aux élèves la grammaire française, et à leur rabâcher les règles essentielles, ces bonnes règles qu'il faut s'assimiler fortement dès l'enfance si l'on veut écrire proprement sa langue, comme il faut dès l'enfance recevoir les principes de la religion si l'on veut vivre honnêtement.

"Du moins, au sortir du lycée, le jeune homme complètera-t-il son instruction ? Il n'y faut pas songer. Après bien d'autres, M. Gustave Lanson constate qu'on ne lit plus. Entendez qu'on ne lit plus de livres. Le journal et le "magazine" suffisent à l'appétit intellectuel de la bourgeoisie. Encore, la remarque est de M. Lanson, "les journaux les plus lus ne sont pas littéraires."

"Il n'y a jamais eu tant de gens faisant métier de mettre du noir sur du blanc, mais, dans cette foule, combien méritent le nom d'écrivains ? On écrit sitôt après avoir passé son baccalauréat. Le jeune écrivain n'est pas difficile pour lui-même. Si encore il trouvait des censeurs ! Mais, si l'on se moque de lui par derrière, il ne trouve en face de lui que des admirateurs. A lire les communiqués des éditeurs et les articles des amis, nous n'avons que des écrivains de génie. Le sens exact des mots, la propriété des termes, le choix judicieux des épithètes, la logique des idées, le naturel enchaînement des phrases, qu'est cela ? Le *Travail du style chez les grands écrivains*, l'excellent ouvrage de M. Albalat, où l'on suit, sur le texte copieusement raturé, les efforts inouïs de nos meilleurs auteurs pour mettre sur pied une phrase française, n'est pas le livre de chevet des jeunes écrivains... Quelques mots sonores, des néologismes à la mode

à profusion, des barbarismes prétentieux à pelletées, et en route pour la gloire!...

“Le congrès des professeurs aura fort à faire pour enrayer la crise du français. S’il compte sur le concours du gouvernement, d’amères illusions lui sont réservées. Les électeurs ne s’intéressent guère à la langue française... Et le gouvernement continuera à donner les palmes académiques à de braves gens qui ne savent pas un mot d’orthographe.”

*

* *

L'Irlande d'Amérique

La convention nationale irlandaise qui vient d’avoir lieu à Dublin a adopté, après un débat assez vif, une résolution approuvant l’enseignement obligatoire de la langue gaélique à la nouvelle université catholique de Dublin.

D’autres résolutions comprenaient des remerciements au peuple américain pour sa générosité à appuyer la cause irlandaise.

Ce dernier fait surtout est d’un intérêt tout particulier pour les Franco-Américains et les autres catholiques que leur communauté de foi met en contact quotidien avec les américains (?) d’origine irlandaise. Le fait que leurs frères irlando-américains n’oublient pas, même au milieu de leur pétulant jingoïsme américain, la cause de leur mère-patrie, leur permet d’inspirer que les droits des nationalités finiront par leur inspirer moins de défiance. Et que s’ils reconnaissent la nécessité de ressusciter leur langue maternelle, ils voudront aussi reconnaître la sagesse de ceux qui, possédant cette langue maternelle, tiennent à la conserver et à la transmettre intacte à leurs enfants.

Il est temps du reste que ces messieurs, grands et petits, abandonnent les régions du rêve pour revenir sur notre terre commune où tant de questions de droit et de justice réclament tout leur zèle. Il ne sera pas même nécessaire qu’ils aillent au Japon ruiner ou accaparer l’œuvre que les petits missionnaires français ont mis en demi siècle à édifier. A leur poste, autour de leurs évêchés, leur zèle apostolique, s’ils en possèdent, peut s’exercer avec profit. S’ils tiennent absolument à s’élancer à la conquête du monde pour le bénéfice de leurs ambitions saxonisantes, qu’ils commencent

d'abord par établir autour d'eux le règne de la paix et de la justice. Autrement on finirait par priser mal leur zèle mondial quand leur politique *at home* ne se traduirait encore que par une injuste persécution des minorités.

*
* * *

Mieux que l' "Extension Society"

La "Central Catholic and Northwest Review," de Winnipeg (20 fév. 1909) cite l'article suivant de la "Civiltà Catolica," un journal italien dont l'influence au Vatican est universellement reconnue :

"Plusieurs mois se sont écoulés depuis la nomination d'un bon et jeune prêtre, né en Pologne, comme coadjuteur du diocèse de Chicago. Ce choix, une surprise pour plusieurs, est un nouvel exemple de ce qu'on peut appeler la sagesse du Vatican. Les enfants de l'Eglise lui donneraient un nom beaucoup plus noble et plus sublime.

"Les fidèles émigrants polonais en Amérique ont beaucoup souffert de leur adaptation à ses nouvelles méthodes de vie. Ils ont souffert surtout à cause de quelques mauvais chefs qui les poussèrent au schisme et à l'hérésie. Depuis la consécration de l'évêque Rhode à Chicago, cependant, une grande joie s'est apparemment répandue dans tous les endroits habités par ses compatriotes. Les bons résultats de sa nomination sont déjà apparents. Dans plusieurs endroits, très éloignés les uns des autres, des congrégations entières sont revenues au vrai bercail du Christ. Voilà, vraiment, qui peut s'appeler ramener à la bergerie les brebis égarées. Pas même l'activité de la "Church Extension Society" ne peut égaler ce résultat."

L'article qui précède, à cause surtout de la très haute compétence de ceux qui l'ont publié, sera lui aussi, "une surprise pour plusieurs." Il pourrait même créer un certain émoi dans le camp des assimilateurs à outrance. Mais quelle espérance nouvelle ne ferait-il pas naître dans l'âme de ceux qui luttent et prient pour la conservation de leur langue maternelle à l'église et à l'école?

*
* * *

Mgr Bruchési et la question des écoles

Le "Tablet" de Londres rapporte comme suit une déclaration faite par Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, lors de son récent passage dans la grande métropole :

"L'archevêque parle ensuite de la brûlante question de l'éducation. Pour ce qui est de la difficulté manitobaine, il dit que la loi Greenway de 1890 abolissant les écoles séparées pour catholiques et protestants, ne donne pas satisfaction aux catholiques. Toutes les tentatives subséquentes d'en arriver à un compromis n'ont pas fait disparaître leurs griefs et le dernier mot n'a pas encore été dit sur cette question. C'est bien différent pour la Province de Québec où le système des écoles séparées est en force. "Les catholiques et protestants respectivement ont leur propres taxes, écoles, instituteurs et livres et on n'y pourrait pas s'attaquer aux droits respectifs de l'une ou l'autre dénomination. On a assuré par ce moyen une paix parfaite et le respect des droits des parents."

*
* * *

La colonie d'Estcourt

Jean Colon nous communique quelques lettres adressées aux officiers du Crédit Foncier de Providence par nos Seigneurs les évêques et les sommités de notre politique provinciale. Nous en publions une partie dans le présent numéro de la Revue. D'autres suivront dans les éditions subséquentes.

Il est particulièrement intéressant de suivre les progrès de cette entreprise de colonisation qui, pour être patriotique, n'en sera moins pratique et menée sur une base d'affaire.

On se rappelle ce que Jean Colon disait dans notre livraison de janvier :

"En tous cas, ce qu'il nous fait plaisir de constater, c'est l'élément de progrès qui entre dans la colonisation d'Estcourt. Ce qu'il sera intéressant de surveiller, ce sera le développement agricole que l'on veut y faire tout en exploitant sans les détruire ou les gaspiller les ressources forestières du canton. On ne déboisera que ce qu'il sera nécessaire, et encore ne déboisera-t-on qu'en utilisant pour le commerce, ou

les besoins des colons, tout le bois qui devra disparaître. Le colon qui sera déjà actionnaire de la Compagnie sera en mesure de tirer profit de la richesse forestière qui d'ordinaire, était brûlée sur place altérant souvent la fertilité du sol. Pour tout le territoire qui devra rester en forêt, on établira la coupe réglée. Et voilà bien l'exemple précieux qui va être donné à tous les possesseurs de limites ou même à ceux qui peuvent et doivent leur imposer des lois."

Voilà bien ce qu'il importe de ne pas perdre de vue et ce que certains hésitent encore à comprendre et à admettre. Chez ceux-là, les lettres que nous publions aujourd'hui devront dissiper les derniers doutes et apaiser les craintes si peu motivées qu'elles fussent.

Leon Kemner

La Force Cachée

PAR JEAN THIERY

Il y a je ne sais quelle *force cachée* qui semble se plaire à briser les choses humaines, à faire manquer d'un coup l'appareil établi de la puissance, et à déjouer la pièce, juste au moment où elle promettait de mieux aller.

(SAINTE-BEUVE. *Portait de la Duchesse de Bourgogne*. Tome II, page 102).

I

Le hasard d'une course en automobile m'amena un jour à suivre une route en montées et en descentes, sur laquelle ne devaient guère passer, depuis l'installation des chemins de fer et la suppression des diligences, que les chars et carrioles des gens de la région.

Comme dans beaucoup d'autres coins du Béarn, le pays était boisé, cultivé, très vert ; le sol montueux, accidenté et les habitations clairsemées plutôt que groupées autour d'un clocher. Pourtant, de-ci, de-là, se rencontraient quelques villages.

Une réparation à l'auto, la nécessité de "faire de l'essence" me forcèrent à m'arrêter dans l'un d'eux, devant la forge d'un maréchal ferrant, lequel logeait "à pied et à cheval", donnait à boire, vendait du vin "pour le dedans et le dehors" et tenait une épicerie. "Au soleil qui luit pour tout le monde", telle était l'enseigne du lieu. Elle se lisait sur une plaque de tôle à demi dépeinte, qui se balançait en compagnie d'un bouquet de buis au bout d'une potence. Si, pour son originalité, je fais connaître le nom de cette auberge, je tairai celui du village ; des raisons graves m'y obligent ; ce que je vais raconter est une histoire vraie. Mais, comme, pour la clarté du récit, il est nécessaire de désigner ce lieu de quelque façon, nous l'appellerons Mertens.

A ma descente d'auto—une limousine confortable—il me parut pénible de mettre pied à terre dans la boue sale de cette partie de la route transformée en rue de village. Plus de bords fleuris et verts où s'enfonçaient les pierres bleues des bornes kilométriques, où se dressaient de petits talus émaillés de pâquerettes; mais des ruisseaux puants, débordants d'ordures et d'une eau trouble où barbotaient des canards, où se vautraient des porcs. Plus de haies que l'automne rendait multicolores, où les feuilles écarlates des néfliers se mêlaient au vert tendre des aubépines, aux guirlandes emprourprées des ronces; plus de lointains, de décors variés et changeants; mais des murs, des portes, une longue suite de maisons qu'on eût dites inhabitées, car à cette heure du jour—trois heures—les paysans travaillent aux champs.

Par ce triste et terne jour d'automne jetant sur les choses des clartés livides et douteuses, cet arrêt en pays inconnu m'oppressa d'une tristesse. Le mouvement rapide et berceur de l'auto m'avait emporté en plein rêve; sa soudaine immobilité m'accablait de je ne sais quel sentiment de faiblesse et d'impuissance s'accompagnant d'impressions mal définies.

Ce fut d'une voix d'alarme que je demandai à Thibaut, le chauffeur, "si nous en avons pour longtemps", et cet homme, pessimiste de sa nature, m'ayant répondu, en fixant avec préoccupation sa machine, qu'il n'en pouvait rien dire encore, je fus saisie d'une grande inquiétude, comme si cet arrêt à Mertens devait marquer dans ma vie ainsi qu'un malheur.

Le forgeron, noir de charbon et de fumée, s'avancait vers nous suivi de sa femme, mise sans soin et traînant des savates, mais coiffée prétentieusement. Je les laissai en conversation avec le chauffeur, et m'en allai à la recherche de l'église.

Il me fallut, avant de la trouver, suivre la route dans toute la longueur du village, passer le long des maisons closes, du ruisseau où quelques enfants mêlaient à présent leur ébats à ceux des canards et des porcs. Je tournai dans un chemin ét, à quelques pas, au milieu d'un cimetière enclos d'un mur à demi écroulé, je vis l'église.

J'ai visité bien des églises de campagne; jamais je n'en trouvai de plus pauvre, de plus modeste que l'église de Mertens. Son clocher est formé d'une épaisse muraille qui rappellerait par sa forme les murs de rabat du jeu de pelote

basque, s'il n'était percé dans sa hauteur de trous en ogive où sonnent à l'air libre deux cloches, parmi des enguirlandements de lierre et de clématite. Son toit d'ardoise et de briques moussues s'enfonce entre les chevrons, son seuil est poli et, par endroits, creusé profondément par ceux qui, depuis des siècles, l'ont franchi, et le portail de chêne massif qui la ferme, rongé par les vers et l'humidité, perd ses clous.

Le cimetière, herbeux, mal tenu, avait ce jour-là un aspect de désolation que je ne lui ai point revu depuis.

Je fus frappée surtout de l'état d'abandon d'une tombe, un caveau en forme de chapelle que des ronces voilaient à demi; une porte vitrée derrière de lourds motifs de ferronnerie en fermait l'entrée.

Regardant à travers cette porte, je distinguai des couronnes flétries, des candélabres garnis de cierges à demi consumés, le tout couvert de poussière. Personne ne prenait donc soin de cette tombe? Au fronton du caveau, un nom disparaissait sous une branche de lierre. Je soulevai le feuillage et je lus :

SÉPULTURE MONTI-VILLE.

Ainsi que beaucoup d'autres, je connaissais à Paris, de nom et de réputation, des Monti-Ville; nous avions des amis communs et fréquentions dans le même milieu. Y avait-il un lien entre ce caveau abandonné et ces multimillionnaires, ou seulement similitude de nom? Quoi qu'il en fût, des morts gisaient là, abandonnés, oubliés peut-être... Je leur devais l'aumône d'une prière; je m'agenouillai.

Alors semblèrent se préciser et s'aggraver les impressions mal définies qui m'assaillaient depuis mon arrivée à Mertens.

Rien ne me paraît impressionnant comme le silence des cimetières, le mystère des tombes, le bruit de houle triste et lointain, comme venant de l'au-delà, des ifs autour des sépultures.

Agenouillée sur cette tombe inconnue, ma pensée s'en fut vers les miens—les vivants, les morts... Il me vint des premiers une inquiétude; un subit et douloureux éveil du regret des autres... et il me parut tout à coup impossible de comprendre comment on pouvait, après le déchirement de telles séparations, reprendre sa vie, retrouver des possibilités d'apaisement, de bonheur. Je me perdis en conjectures sur

cette facilité d'oubli qui nous fait si indifférents devant le problème terrible de la mort, cette énigme dont nous parlons sans cesse et légèrement, comme si elle ne devait jamais pour nous se résoudre, à laquelle nous songeons sans effroi, même sans un battement de cœur.

Bientôt je me relevai et, comme debout devant la tombe, je demeurais, ne regardant plus autour de moi, mais en moi, quelqu'un dont je n'avais pas noté l'approche me fit tressaillir et m'arracha un léger cri, en posant brusquement sa main sur mon épaule.

Je me retournai et me trouvai en face d'une vieille femme, grande, maigre, vêtue de noir, semblant un spectre tant son visage était blême, décharné, ravagé.

—Je savais qu'un jour ou l'autre quelqu'un reviendrait, dit-elle d'une voix creuse, je le savais, et j'attendais cet instant...

Au fond des orbites, ses yeux brillaient de joie triomphante.

Je reculai.

Elle poursuivit :

—Je vais enfin avoir de leurs nouvelles.

Je balbutiai :

—Veuillez m'excuser, Madame, je ne sais ce que vous voulez dire.

Bien que sa tête fût couverte d'un fichu et ses pieds chaussés de sabots, elle ne semblait point être paysanne.

—A vous aussi aurait-il recommandé de mentir? cria-t-elle, prise d'un emportement subit, et comme lui vous en auriez le triste courage devant cette tombe!... Oui, lui a osé mentir là... là, où vous êtes... Je crois l'entendre encore... C'était un jour comme celui-ci, sans un souffle, sans une lumière... Le ciel était noir, lourd, et sur la campagne silencieuse et les arbres immobiles les corbeaux tournaient et criaient, annonçant la tempête... Oui, il osa me mentir, il l'osa sur la tombe des siens!...

J'interrompis :

—Personne ne m'envoie, Madame, et le hasard seul...

—Le hasard seul vous fait prosterner là... là... et nulle part ailleurs... vous voudriez me le faire croire?

L'une de ses mains se crispait à retenir le châle qui couvrait ses épaules, l'autre désignait le monument de pierre d'un geste menaçant.

—Cette tombe abandonnée m'a retenue; ces morts, pour lesquels nul ne semblent prier, m'ont fait pitié...

—Ah! pitié! s'écria-t-elle, se redressant à ce mot si brusquement que le fichu qui couvrait sa tête glissa, laissant à découvert des bandeaux clairsemés d'un blanc de neige: Oui, ils ont besoin de pitié... le châtiment doit être affreux! Mais ce qui est, ils l'ont voulu!... S'il y a une justice au ciel, l'innocent ne peut toujours payer pour le coupable!

La vieille femme parlait avec une exaltation de folle. Je n'eus plus qu'une idée, je l'avoue: m'éloigner; mais elle, comprenant mon intention et devinant ma pensée, me retint.

—Vous vous trompez, Madame, j'ai toute ma tête... Je ne suis qu'une pauvre femme qui souffre, qui a souffert de sa propre souffrance et, ce qui est bien plus cruel encore, de la souffrance des siens!... Où sont-ils, aujourd'hui? Des drames se sont échafaudés sur tant d'autres drames, que je passe ma vie à frémir... Et cependant, un mot, quelques mots, un aveu et tout changeait... et cet aveu, on s'est refusé à le faire...

‘Pourtant, un jour, ce jour dont je parle, je crus l'entendre et c'était enfin pour moi et les miens la libération, le retour au bonheur, à la vie de famille, au calme... “Jurez-moi dis-je en montrant cette sépulture au descendant de ceux qui dorment là, jurez-moi sur la tombe des vôtres que vous venez de me dire la vérité?...” Et il n'a pas juré, le misérable, et il a fui hors du cimetière pour, le lendemain, fuir encore plus loin, hors du pays et ne jamais revenir!... Je savais où le trouver, j'ai été le rejoindre. Admise par mégarde en sa présence, il m'abreuva d'insultes et me fit jeter dehors par ses valets. Et, comme je criais en m'en allant: “Le voilà, le meilleur des aveux, le voilà! Agiriez-vous de la sorte si vous n'étiez pas coupable?...” Il me désigna à la police, m'accusa de chantage, et je dus fuir à mon tour pour éviter des ennuis plus grands. Il était fort, riche, bien posé... j'étais pauvre, inconnue. La lutte du pot de terre contre le pot de fer se serait recommencée, et j'y eusse été brisée... Je suis revenue à Mertens et, les yeux sur ce cimetière, j'ai attendu. Un jour certainement, me disais-je, cet homme reviendra prier sur ce tombeau... Vite alors j'accourrai et lui poserai la même question: “Jurez-moi sur cette tombe que vous avez dit la vérité...” Peut-être hésitera-t-il à mentir encore, peut-être se laissera-t-il aller à confesser ce qui est... oui, ce qui est, ce qui ne peut qu'être...

Il ne revint jamais!”

Sa voix se brisa dans une suffocation et, chancelant, pour ne pas tomber, la vieille femme se cramponna à mon bras. Je la soutins, son regard s'adoucit, elle me remercia et poursuivit tristement :

—Et ma vie s'est usée à cette attente... Cette attente m'a tuée. Je suis bien malade... Mais j'abuse de vos instants, vous vouliez déjà vous éloigner tout à l'heure...

—Permettez-moi de ne le faire qu'après vous avoir laissée chez vous. Votre demeure est-elle loin, Madame ?

J'avais passé mon bras sous le sien et nous marchions à petits pas.

—Ma demeure, ma vraie demeure—elle appuya sur ces mots—est loin, en effet. Regardez ces tourelles parmi les arbres, sur cette colline, c'est le château de Mertens... Nous en avons été chassés par celui qui le possède aujourd'hui. Il ne l'habite pas, il n'y vient jamais. Il y aurait peur, comme il a peur de revenir dans ce cimetière !... Le domaine a trois cents hectares... C'est magnifique. Des métayers, des domestiques cultivent ce bien et s'y engraisent, s'y enrichissent, alors que ceux qui auraient dû y vivre souffrent de la misère, meurent de privations...

Elle s'était arrêtée, et son bras levé dans la direction qu'elle indiquait semblait maudire.

Je l'entraînai doucement.

Elle poursuivit :

—Mais aujourd'hui, Madame, nous n'avons plus besoin d'aller si loin... Il nous restait encore une maison au milieu du village ; j'y ai demeuré quelque temps, puis il a fallu la quitter aussi, la vendre... La main de Dieu s'est appesantie sur nous : Tout ce qui nous avait été donné nous a été retiré, jour par jour. J'habite maintenant cette petite maison blanche que vous voyez au bord de la route et qui fait face au cimetière... Nous n'avons pas loin à aller, et l'on n'aura pas grand chemin à faire pour m'apporter ici lorsque je ne serai plus, ce qui arrivera bientôt, je le sens, je le crains...

—Vous vivez seule, Madame ? fis-je en considérant la maison qu'elle me désignait et qui me paraissait plus modeste encore que n'importe quelle habitation de paysan.

—Seule... oui, seule, répéta-t-elle, la voix tremblante. Il faut être riche pour vivre en famille, cœur à cœur autour d'un même foyer !... Mon fils était à Panama, travaillant comme ingénieur pour le compte d'une compagnie américaine. Il

avait accepté là une position dont nul ne voulait. C'était un vaillant, un fort, un énergique; les difficultés ne l'arrêtaient pas.

J'avais toute foi, toute espérance en lui, bien qu'il partageât peu mes colères, mon appétit de vengeance, mon désir de revanche. Que voulez-vous, c'était une nature droite, franche, ne croyant pas au mal. Il me disait: "Mère, ce que vous dites là est impossible... Qu'on puisse vivre avec un tel poids sur le cœur, mère, c'est impossible!"

Puis il se laissait prendre à certaines apparences, et ne découvrait pas le serpent sous les fleurs... Il disait encore: "Voyez comme on est bon!... Et, quand je tâchais de lui montrer qu'on se jouait de lui pour le mieux dévorer, il hochait la tête et me répétait: "Non, je ne puis croire à tant de mal!..."

Lorsqu'il dut partir, j'étais assaillie de pressentiments, je ne voulais pas qu'il s'en allât; il me semblait qu'on l'envoyait à la mort. Et il est parti quand même! Et la mort l'a pris en effet, au loin!... Je ne l'ai jamais revu... je ne le reverrai plus... J'ai une fille... mais la joie de l'élever près de moi m'a été refusée. Elle a été mise en pension à Paris et, lorsqu'elle en est sortie, il lui a fallu gagner sa vie. Aujourd'hui, elle cumule les fonctions d'institutrice et de dame de compagnie chez des gens riches. Elle travaille pour m'aider à trainer ma triste vie et payer la créature dévouée qui me soigne. Voilà où sont arrivés les derniers descendants des fiers barons de Mertens, Madame!

—Les barons de Mertens que l'on cite si souvent dans l'histoire du Béarn?

Elle se prit à railler:

—On lit donc encore l'histoire du Béarn?

—Je la lis, Madame, et avec le plus vif intérêt. C'est même pour appuyer cette lecture que je suis à Mertens aujourd'hui. J'ai en vue un grand roman historique, une sorte de reconstitution de ce qui se passa au temps des guerres de religion, et je parcours le Béarn afin de bien mettre mes personnages dans leur cadre.

—Oh! vous écrivez... Que je vous envie! Si j'avais su écrire, ma revanche était assurée. J'avais une donnée poignante, la donnée d'une histoire à faire frémir, d'une histoire vraie!... Quelques noms transparents, des masques au travers desquels se devinaient les visages... et l'on s'arra-

chait le volume!... Au fait, la voulez-vous ma donnée... la voulez-vous? cria-t-elle avec une exaltation croissante; vous n'aurez pas même besoin de chercher un éditeur. Le livre écrit, vous le soumettez à quelqu'un dont je vous dirai le nom, et, pour vous empêcher de le faire paraître, on vous donnera ce que vous voudrez. Car ce livre, en ne paraissant pas, sauvera une fortune, ou du moins la sauvera de la salissante accusation d'être un bien mal acquis.

Je protestai en riant :

—Oh! Madame, que me proposez-vous?

Elle se reprit confuse :

—Excusez-moi... Mon jugement est oblitéré... Je ne vois partout que représailles. J'ai trop souffert, les miens ont trop souffert!... La mort vient, et je ne les verrai jamais heureux... jamais... jamais!

Nous causions ainsi devant la petite maison blanche. La pauvre femme parlait avec volubilité, ponctuait ses phrases d'exclamations étouffées, de gestes violents, menaçants même.

De loin j'apercevais, nous observant, la femme de l'aubergiste.

Thibaut, sans être appelé, m'arriva soudain en grande hâte avec l'automobile. J'ai toujours pensé, depuis, que cette femme l'avait envoyé me rejoindre. Dans quel but? Afin de couper court notre conversation? Probablement.

—Vous êtes venue là-dedans, me dit la baronne de Mertens, et c'est ainsi que vous parcourez le Béarn?

Je balbutiai, prise de gêne devant l'automobile, cette preuve d'un bien-être si en contraste avec l'immense détresse que je côtoyais.

—En effet...

—Où habitez-vous, quand vous ne parcourez pas le Béarn?

—Le plus souvent, à Paris.

—Paris! Ma fille, ma pauvre Suzanne aussi est à Paris... Elle est jolie. Elle a vingt ans et elle vit chez des étrangers, loin de sa malheureuse mère... Oh! Madame, comprenez-vous ce qu'il y a pour moi de déchirant, de follement inquiétant dans ce que je vous dis là?... Je suis ici, elle est là-bas, et ceux que je n'aurais jamais voulu voir près d'elle y sont aussi, vous entendez, il y sont aussi... des paroles de miel aux lèvres, pour mieux cacher la férocité de leur être, de leur cœur... Qui sait ce qu'ils manigacent, ce qu'ils préparent encore, maintenant qu'ils nous on faites toutes deux sans

défense?... Tant que je vivrai, peut-être auront-ils peur de moi et cela les arrêtera-t-il... Mais, moi disparue qu'oseront-ils?... Tout, vous dis-je, tout... Ah! n'y a-t-il pas là de quoi perdre la tête?...

Je fus émue par de tels accents de désespoir et j'eus un franc élan de cœur que je ne réprimai pas.

—Madame, donnez-moi l'adresse de Mademoiselle votre fille; si je puis lui être utile en quelque chose, croyez bien que je vous suis toute acquise... Je sais ce qu'est la vie... combien elle est souvent pénible, difficile, surtout pour les êtres jeunes...

Le visage de la vieille femme s'illumina, elle m'en parut rajeunie. Elle avait été certainement très belle, cela se devinait, malgré les rides, les sillons, les ravines dont le chagrin avait creusé son visage.

Très émue, elle me serra la main.

—Merci de vos paroles... J'en entends si peu de semblables! Des haines m'entourent, des haines séculaires, des haines de vassaux à suzerains, de vassal triomphant à suzerain abaissé... La roue tourne, chacun son tour, ce n'est que justice! répète-t-on autour de moi assez haut pour que je l'entende. Qui sait si quelqu'un n'entretient pas cet état d'esprit? Je suis devenue sceptique, je crois possibles toutes les vilénies. En restant ici, je demeure un obstacle, une sorte de remords vivant... Si j'étais partie, c'eût été la voie libre...

Eh! mon Dieu, il peut se réjouir, celui qui a si grand intérêt à ce que je ne sois plus; je partirai bientôt... Personne ne restera pour se douter du terrible secret, pour poser la question maudite... et nul ne saura jamais l'horreur de ce qui est et les iniquités commises. Des preuves? On en demande, des preuves matérielles... Je n'en ai pas, il le sait bien; mais il sait aussi que les preuves morales, je les ai toutes... toutes! Mais ce sont, ici-bas, les seules qui ne comptent point... Et ce sera fini, le temps nivellera les choses, nul ne saura jamais... Le grand soleil de justice ne se lèvera point... le silence sera complet... Le silence!... Ah! le silence... Et ils triompheront... comme ils triomphent...

Oui, voilà ce qui sera bientôt, car je vais mourir. C'est peut-être même parce que mon heure est proche que la Providence m'a fait vous rencontrer... Merci de vos bonnes in-

tentions pour ma pauvre enfant... et, puisque vous êtes assez charitable pour vouloir être utile à Suzanne, je vous adresse une prière : Revenez me voir, nous parlerons d'elle!... Je ne sais quoi me rattache à la vie, ce soir... Est-ce d'avoir causé avec vous? Je le crois... vous m'avez fait du bien... Merci et au revoir!

Je répétais, confiante :

—Oui, Madame, au revoir.—J'ajoutai même :—A bientôt!

—Ne tardez pas...

Je le promis... et l'auto démarra.

J'aurais aimé filer vite. Thibaut eut encore besoin de descendre devant la forge, prétendant y avoir oublié un outil. Cette pause permit à la femme du forgeron de s'avancer et de me dire d'une voix chantante, au fort accent gascon :

—Vous avez longtemps causé avec la baronne de Mertens... Je vous ai vue. Si ça est toujours orgueilleuse, c'est ruiné à ne pas manger à sa faim tous les jours... la demoiselle est en service à Paris, le fils est mort en Amérique... C'est devenu des gens de rien... Cette vieille a dû vous en conter... Elle fait ça à tous ceux qui passent; c'est sa toquade : elle a perdu l'esprit!

II

“Elle a perdu l'esprit...”

Ces mots, qui d'abord m'avaient irritée, finirent par m'obéir à tel point qu'ils modifièrent peu à peu ma manière de voir et de juger.

“Evidemment, me dis-je, cette pauvre femme n'est pas comme tout le monde.”

Et cependant, de ce qu'elle m'avait dit j'arrivais à conclure que la malheureuse créature avait dû traverser les pires infortunes.

Revenue à Pau où, pour quelque temps j'avais élu domicile à Beau-Séjour, un des hôtels ensoleillés qui bordent le boulevard du Midi, je fus questionnée sur l'emploi de ma journée par quelques amis de passage, comme moi, dans la station hivernale et logés sous le même toit. Ils avaient précisément convié à dîner un Béarnais très cosmopolite de goût et très parisien d'allure, le baron Collier qu'ils me présentèrent.

Petit, maigre, sec, portant une grosse moustache reliée à des favoris en côtelettes, juste assez grisonnants pour ne

point laisser croire à la teinture,—une coquetterie de plus ;— très élégant de mise et très jeune d'aspect, le baron Collier me parut le type parfait de l'homme qui se refuse à vieillir.

Ses yeux étaient brillants, fureteurs, curieux ; à l'œil droit semblait vissé un monocle. Je sus plus tard que le baron Collier était marié, mais qu'étant données ses idées d'indépendance, souffrant beaucoup de la vie de ménage, il s'était décidé à camper seul, en liberté, là où l'appelait sa fantaisie, abandonnant à Mme Collier la garde d'une exploitation agricole dont elle tirait, du reste, un parti merveilleux.

—Laissez-le faire, avait coutume de dire cette épouse abandonnée, quand il sera malade, il me reviendra.

Or "être malade" était peut-être la seule chose que le baron Collier redoutât, dans ce monde et dans l'autre.

Lorsque je prononçai le nom de Mertens, il s'écria :

—Vous avez été à Mertens, en ce coin de Béarn peu visité ? Jadis, j'y avais une vieille ami, portant—et fort orgueilleusement—le nom de ce village : la baronne de Mertens.

Disons en passant que, pour le baron Collier, toutes les femmes étaient de "vieilles amies" et tous les hommes de "vieux camarades."

—J'ai vu la baronne de Mertens, répondis-je.

—Comment ! serait-elle encore de ce monde ? Je ne l'aurais jamais cru.

J'assurai qu'en effet, bien que paraissant d'une santé fort délabrée, la baronne était encore de ce monde.

Il poursuivit :

—Vous avez causé avec elle ?

—Oui.

—Un peu toc-toc, dit-il en frappant délicatement son front du bout de ses doigts. Vous vous en êtes aperçue ?

Je déclarai :

—Elle m'a semblé très malheureuse.

Il répéta, comme s'il ne m'avait pas entendue :

—Oui, un peu toc-toc ; pas assez cependant pour être enfermée, ce que mon vieux camarade Monti-Ville aurait bien souhaité !

—Comment cela ?

Figurez-vous que cette pauvre femme, qui semble d'un naturel assez pacifique, entre dans une rage folle sitôt qu'elle entend prononcer le nom de mon ami... Une vraie panthère en cage !... L'illusion est même alors si forte, qu'on en est

à se dire : "Si, par malheur, les barreaux se brisent, c'en est fait, Monti-Ville sera dévoré!..."

—Les barreaux ne se sont jamais brisés?...

—Hé hé!... C'est qu'ils tenaient ferme... Elle y a usé ses dents, ses ongles, ses forces, sa vie! Vous n'avez pas idée de la ténacité de cette femme et du pouvoir qu'elle montrait de haïr!

—Qu'a fait M. Monti-Ville?

—Ce qu'on fait pour une folle : il a évité de se mettre sur sa route. Une fois, cependant, les choses ont failli mal tourner. Cette pauvre baronne avait eu la malencontreuse idée d'aller relancer Monti-Ville à Paris. "Assez! s'est écrié mon vieux camarade, si je veux bien abandonner le Béarn à cette furie, j'entends qu'elle me laisse la capitale..." Et il s'est plaint à la police. On a surveillé la dame, et peu s'en est fallu qu'elle ne connût l'infirmerie du Dépôt et autres lieux, car Monti-Ville l'accusait de chantage.

—Était-ce mérité?

—Question de nuances. Pour bien juger de ces choses, il faut les voir de près. Ma vieille amie, la baronne de Mertens, parle beaucoup, et dame! quand on parle beaucoup, chacun sait qu'il est facile de parler trop...

—Que reproche-t-elle à M. Monti-Ville?

—Elle-même le sait-elle bien?... Des faits aussi dramatiques et invraisemblables que de la copie pour le *Petit Journal*, des faits qui remonteraient loin et desquels il résulterait qu'un Monti-Ville aurait dépouillé un Mertens.

"Faites-en la preuve?" oppose nettement à cela mon vieux camarade.

A quoi notre baronne riposte :

"Je n'ai que des preuves morales..." Et là-dessus elle part, elle s'emballe, elle déraisonne, elle tombe en pleine crise et s'y débat... c'est affreux! Vous avez dû la voir ainsi —c'est sa manie!

Je ne répondis rien.

Le baron poursuivit :

—Avez-vous remarqué combien souvent les gens atteints de "guigne", les gens dont la destinée n'est qu'une longue suite de dégringolades, s'en prennent à tout et à tous de leurs malheurs, et jamais à eux-mêmes? De là les grèves, les révolutions; c'est pourquoi l'ouvrier en veut au patron, le pauvre au riche, pourquoi la baronne de Mertens s'attaque à Monti-Ville... Un exemple, pour appuyer ce dernier cas :

par la force des choses, le château de Mertens est à vendre, le père de Monti-Ville l'achète. C'était un bonheur! cela aidait à liquider une situation qui paraissait inextricable. Qui eût acheté, s'il ne l'eût pas fait? Qui donc consent de nos jours, à mettre son argent en terres, à vivre à la campagne? — Mme de Mertens aurait pu se réjouir de l'aubaine... Ah! bien oui! La voilà criant à l'injustice, poussant des cris de brûlée!... Les actes n'en sont pas moins signés, l'argent versé, Monti-Ville est propriétaire. Devant le fait accompli, la pauvre dame tourne à la furie. Elle déclare qu'elle va faire un procès, qu'elle y usera ses dernières ressources; mais que les menteurs, les voleurs, les hypocrites seront confondus.

On entame le procès, une de ces longue machines à procédures qui toujours, par quelque côté, renaissent de leurs cendres et suffiraient à rétablir l'équilibre des finances d'un gouvernement, tant elles demandent de papier timbré. Mme de Mertens perd son procès. Condamnée aux frais, ce qui lui reste s'y engouffre, et c'est la misère! Ses enfants, heureusement, étaient en âge de se tirer d'affaire: le fils, Max, venait de sortir de l'École Centrale, et la jeune fille élevée depuis l'enfance et presque par charité, dans un des grands couvents de Paris, pouvait gagner sa vie. Et qui s'interpose aussitôt, qui songe à venir en aide à ces malheureux? Je sais cela, moi, bien que mon vieux camarade s'en défende: Monti-Ville, toujours Monti-Ville... Discrètement, à la dérobée, mettant en pratique ces principes chrétiens qu'il faut rendre le bien pour le mal et que la main gauche doit ignorer ce que donne la main droite, il s'entremet et, grâce à sa puissante influence, décroche à Panama une position pour le jeune Mertens et arrive à caser la sœur de celui-ci comme gouvernante chez ses meilleurs amis.

—La baronne a-t-elle été informée de cette intervention?

—Il n'aurait plus manqué qu'un pareil malheur! A tout elle aurait opposé son veto, et alors, c'eût été la mendicité pour elle et pour les siens, tandis que du jour au lendemain—chance inespérée—les enfants ont pu travailler.

—Eux, ont-ils su qui les secourait?

—Je l'ignore. En tout cas, s'ils en ont été instruits, ils ont agi sagement en faisant passer avant leurs impressions personnelles ce qui leur donnait la possibilité de n'être à charge à personne et de venir en aide à leur mère.

Je ne pus m'empêcher de soupirer :

—Les malheureux sont vraiment bien malheureux !

—Ils le veulent ! Croyez-en ma vieille expérience. Quarante-dix-neuf fois sur cent, ils le veulent !

—Puis cela est dit infiniment plus vite que de descendre au fond des choses ! raillai-je.

Une de mes amies, Mme Malmenet, une de ces femmes délicieuses, jeune d'aspect et belles de charmes et de sérénité malgré la cinquantaine et des cheveux blancs, intervint :

—Vous connaissez les enfants de Mme de Mertens, Baron ?

—Ah ! certainement. Je les ai fait bien souvent sauter sur mes genoux... (Le nombre des enfants des autres que le baron a "fait sauter sur ses genoux" est incalculable.) Max était un grand diable très brun, très froid, très renfermé. Bien fin serait celui qui aurait pu deviner ce que pensait ce garçon... La jeune fille, Suzanne, promettait d'être délicieuse et a tenu ses promesses... Des yeux comme ça... sombres, veloutés, ravissants ! Des yeux vivants, si j'ose m'exprimer ainsi, des yeux qui parlent, des yeux qui pensent. Une bouche comme ça... d'un dessin exquis ; un drôle de petit nez aux narines palpitantes... Une taille mince, flexible, un roseau ! Avec cela une distinction... un air de fraîcheur, de jeunesse... Vingt ans... Vingt ans !... Ah ! que c'est beau, que c'est beau !

Je murmurai :

—Pauvre enfant !

—Vous avez raison, répondit-il avec feu, elle est à plaindre... Il est des situations où un tel physique est plutôt un désavantage... Avec cela, une âme originale, des idées pas comme tout le monde, et toute l'indépendance du caractère de sa mère ; mais, en plus, du raisonnement, du calme, une infinie pondération.

—Ah ça ! Baron, interrompit Mme Malmenet, pour avoir si bien étudié cette jeune personne, il faut que vous l'ayez revue depuis le temps où vous la faisiez sauter sur vos genoux ?

—Je l'ai vue, l'an passé, chez mes bons amis Battant, Georges Battant, au château de Prax ; au fait, vos voisins, Mme Malmenet, vos voisins de campagne. J'avais été chez eux pour chasser. Vous étiez ici ou à Biarritz, à ce moment-là.

—Et cette jeune fille était à Prax ?

—C'est elle qui élève les petits Battant et fait la lecture à madame... Il faut vivre ! Or, Mme Battant est devenue ab-

solument insupportable, depuis qu'elle a complètement ruiné sa santé en voulant se faire maigrir...

— Toutes les femmes y passent donc, aujourd'hui ; C'est une contagion...

— Bien dangereuse.

— Quelle imprudence !...

— Et Mme Battant n'en réchappera probablement pas.

— C'est coupable... Une mère de famille !

On parla médecine, esthétique, psychologie, puis Mme Malmenet reprit sur un ton de confiance, en baissant la voix :

— Ne disait-on pas, du reste, que Monti-Ville était atteint de neurasthénie et faisait parfois, à force de bizarre humeur, le désespoir de sa famille ?

— Monti-Ville est atteint de la maladie des gens heureux. Quand on n'a à souffrir de rien, on se met à souffrir de tout.

— N'avait-il pas été soumis, au printemps dernier, à une cure de solitude ?

— Tout les gens fortunés sont plus ou moins victimes de leur richesse. Comme il peut s'offrir des traitements coûteux, on les lui applique tous, les uns après les autres... ce que l'on ne fera pas pour moi. C'est une des consolations de la médiocrité que d'être traité en valeur négligeable par les spécialistes.

— Et rien ne réussit à guérir M. Monti-Ville ?

— Je l'ai dit souvent : si seulement Monti-Ville avait à gagner son pain, il se rétablirait. La vie trop douce, la satiété... mauvais ! mauvais ! mauvais !

La conversation dévia. Le sujet qui m'intéressait fut abandonné.

III

Bien que m'étant répété souvent la recommandation de la baronne : "Revenez, nous causerons de ma fille... mais ne tardez pas !" ce ne fut que dans les premiers jours de janvier que j'eus le loisir de retourner à Mertens.

Je m'éveillai, un matin, avec vraiment le remords de n'avoir pas mieux répondu à l'élan de confiance de la pauvre femme :

"Aujourd'hui, quoi qu'il arrive, je vais la voir !"

Et vite, comme je voulais regagner le temps perdu, je

demandai l'auto ; j'avancai d'une heure mon déjeuner et me mis en route.

Le temps était superbe. Dans un ciel absolument pur rayonnait le splendide soleil d'hiver, comme "Jean de France", disent les Béarnais.

L'auto roulait, moelleuse, rapide, sur un terrain ferme et bien sec.

Je fus vite arrivée.

Par habitude, Thibaut s'arrêta devant l'auberge du forgeron.

—Menez-moi donc chez la baronne de Mertens ! fis-je impatientée.

—On a enterré la baronne ce matin, Madame ! cria la femme du forgeron, comme heureuse de m'annoncer cette nouvelle.

—Elle est morte ! fis-je.

Je fus prise au cœur par un remords très grand et l'impression pénible d'avoir agi avec légèreté, indifférence, d'avoir en quelque sorte trahi l'espoir de quelqu'un.

Je crus revoir les yeux fiévreux de la pauvre femme ; je les imaginai ardemment fixés sur la route, guettant mon arrivée avec une angoisse que l'approche de la mort devait augmenter d'instant en instant. Et, mécontente de moi, je descendis de l'auto.

—Si madame veut aller près d'elle... le cercueil est en dépôt à l'église. Malgré ce qui est, l'on ne peut empêcher ce qui a toujours été. Le caveau des Mertens est sous les marches du maître-autel ; mais il faut l'autorisation de la préfecture pour l'ouvrir... En attendant, Madame verra si la baronne avait le droit de parler comme elle l'a fait... Madame verra les fleurs...

Je me dirigeai vivement vers l'église.

Les habitants de Mertens ayant dû se rendre tous à l'enterrement ce matin, l'aspect de la rue en était changé. Les maisons s'ouvraient au soleil, les portes n'étaient point closes, sur le seuil, des gens se montraient ; mais, dans le ruisseau, les eaux stagnaient toujours et toujours y barbotaient des enfants, des canards, des cochons, au mépris des plus élémentaires principes de l'hygiène.

J'arrivai au cimetière. Autour du caveau des Monti-Ville, les ronces avaient été enlevées, on y dressait un échafaudage.

—Déjà ! fis-je avec surprise, ce qui m'attira, de l'un des ouvriers qui travaillaient, cette riposte violente :

—Déjà? Il y a au moins vingt ans que c'est abandonné...
Les riches, ça n'a pas de respect des morts!

Confuse, comme chaque fois que j'entends des pauvres diables adresser aux gens des hautes classes des reproches qu'ils ne semblent, hélas! parfois que trop mériter, je passai.

L'église sentait l'encens, les fleurs, la cire.

Le sol avait conservé de la cérémonie du matin de la boue et des souillures. Les chaises étaient dispersées, en désordre.

Dans un des bas-côtés transformé en chapelle ardente, un drap mortuaire très vieux, jauni, aux galons rongés par le vert-de-gris, recouvrait un cercueil sur lequel était déposée une immense croix de violettes et d'orchidées.

Jamais je n'avais vu plus harmonieux mélange de fleurs.

A l'un des bras de la croix était une carte :

M. et Mme Georges Monti-Ville.

"Voilà qui est étrange!" songeai-je. Et la pensée me vint, bien osée et peu révérencieuse, je l'avoue, que si, de là où elle était, la baronne voyait sur sa dépouille s'étaler ces fleurs offertes par celui qu'elle m'avait dit considérer comme son pire ennemi, ce pourrait bien être pour elle un fameux commencement de purgatoire.

—N'est-ce pas qu'elle avait tort de parler comme elle faisait? Voyez comme les autres sont bons!... Si j'avais été d'eux, jamais je n'aurais pu oublier les méchants propos qu'elle tenait... Cela faisait trembler, par moments, d'entendre d'aussi mauvaises paroles. Mais eux n'en avaient souci... Des gens si bien, Madame! Si vous saviez ce qu'ils donnent pour le bureau de bienfaisance! Il n'y aura bientôt plus de pauvres dans la paroisse, grâce à eux... Ce n'est pas trop tôt que la vieille dame leur ait fait place... Maintenant qu'elle n'y est plus, ils vont s'en venir habiter leur château... Et de voir cette maison ouverte réjouira le cœur de bien du monde. C'est vrai... des riches comme ça, c'est bon dans un village: tous y gagnent!

L'aubergiste m'avait suivie. Presque à mon oreille, elle parlait ainsi et m'exaspérait. Je fus tentée de lui imposer silence, puis il me parut mieux de ne point paraître l'entendre. Je lui tournai le dos et m'éloignai.

Mais, dans le cimetière, elle me rejoignit.

—Vous voyez... ça commence, l'argent qu'on va faire gagner! fit-elle en montrant orgueilleusement les ouvriers qui réparaient le caveau.

Je ripostai :

—Est-ce que cela n'aurait pas dû être fait plus tôt?

—On ne pouvait pas. Ah bien! la vieille en aurait fait un scandale?

—Oh! vous aussi, vous êtes pour elle?... fit-elle déconcertée. Il y a des gens qui pensent comme ça... D'où venez-vous, Madame, si ce n'est pas trop vous demander?

—De Paris.

—Comment... les choses de par ici, ça s'en va d'un si grand retentissement?... Vous venez de Paris et vous êtes pour elle!... Y en a-t-il qui pensent comme vous, là-bas?

—Evidemment, fis-je à tout hasard.

—Bien sûr qu'ils ne s'en doutent pas... C'est ça qui les ennuerait!

Je crus couper court à la conversation qui s'aventurait sur je savais quel terrain, en ordonnant sans douceur à l'aubergiste d'aller dire à mon chauffeur qu'il eût à me rejoindre, que je repartais sur l'heure.

Elle releva lestement le propos et m'en accusant comme d'une défaite :

—Vous paraissez tant l'aimer, la défunte baronne, et vous repartiriez sans avoir vu sa *demoiselle*?... Elle est ici, vous savez...

—Mon intention est de la voir, en effet.

—Vous savez où elle habite? fit-elle.

—Je le sais.

—Et vous verrez qui est avec elle!...

Elle me lança ces mots en ricanant.

Tout en ponçant les pierres du caveau des Monti-Ville, les ouvriers chantaient, sifflaient une chansonnette en vogue, la dernière éclosé dans un café-concert parisien, le printemps d'avant. Dans un if voisin, les oiseaux faisaient grand tapage. Une fois de plus, sous ce ciel d'un bleu ardent, dans l'étincellement de ce soleil de janvier, la vie semblait se rire de la mort!...

Peut-être allais-je repartir sans songer à demander qui assistait à l'enterrement de la baronne. La remarque de l'aubergiste me fit considérer à l'égal d'un devoir l'obligation de chercher à retrouver Mlle de Mertens.

Me faire connaître sa fille était le vœu de la morte; je devais, puisque la chose m'était possible, le réaliser.

Un peu émue, ne pouvant oublier combien la vie est brève, comme vite le temps passe se jouant de nos frêles projets, je

poussai la barrière qui séparait la maison blanche de la route et, ne voyant à la porte ni marteau ni sonnette, je frappai légèrement à l'un de ses battants.

Une paysanne, petite, toute ronde, portant des cotillons amples et très foncés, coiffée d'un fichu noir à la mode béarnaise, apparut aussitôt.

Mais à peine m'aperçut-elle, elle s'écria d'une voix suraiguë :

—Ah ! Madame, êtes-vous la personne qui écrit des livres, que notre défunte avait vu un jour ? Comme vous arrivéz tard ! Elle a tant demandé après vous... elle parlait de vous sans cesse. La veille de sa mort, elle a fait qu'y penser. "Marianne, tâche de savoir son adresse... peut-être à la forge... elle s'y est arrêtée." Mais personne ne savait rien de vous et notre baronne se désolait : "J'aurais tant voulu la revoir... Je lui avais dit pourtant de ne pas tarder... Elle tarde, et le temps presse..." Si j'avais su où vous trouver, j'y aurais couru pour la contenter ; mais le monde est grand... On ne s'avise pas de tout... Madame a dû vous dire des choses inutiles, et celle-là, demander votre adresse, ce qui était bien important, puisqu'elle désirait vous revoir, elle n'y a pas pensé ! Faut l'excuser... la pauvre était un peu... sauf le respect que je lui dois, un peu... vous me comprenez?...—La femme se frappa le front, comme avait fait le baron Collier.—Enfin, c'est fini. Elle a connu dans ce monde un rude combat, tout de même... Etre au calme et à la tranquillité sera pour elle un fameux paradis !

—Mlle de Mertens est-elle là ?

Elle hésita et, baissant la voix :

—Oui, mais elle n'est pas seule... Et elle ajouta d'un ton de mystère :—Ils y sont aussi.

—Je désirerais la voir.

Elle réfléchit un instant, puis s'écria :

—Ah ! ma foi, tant pis !

Et, avec un geste qui semblait signifier : adviene que pourra, elle me précéda dans la maison.

L'intérieur où je pénétrai était affreux de dénûment. Deux pièces aux murs blanchis à la chaux ne contenaient que quelques meubles, ceux que, par autorité de justice, l'on n'a pas le droit d'enlever aux malheureux, et c'était tout.

L'une des pièces servait de chambre à coucher ; l'autre, de cuisine.

Dans cette dernière, un peu de feu brûlait au fond d'une de ces cheminées à grand auvent, comme on n'en trouve que chez les paysans et, devant le foyer, se tenaient trois personnes : deux dames et un homme.

—C'est la dame que la défunte demandait, Mademoiselle, lança la paysanne, comme elle eût jeté un défi, en m'adressant un clignement d'œil dont le sens m'échappa.

Les trois personnages causaient à voix basse, comme on parle dans la demeure des morts.

A mon entrée, elles se turent, et l'une d'elles, une jeune fille, qui, malgré un visage bouleversé et des yeux rouges de larmes, me parut d'une grande beauté, se leva et s'avança vers moi.

—Je venais voir Mme de Mertens, pour qu'elle me parlât de vous... j'arrive trop tard ! fis-je avec une grande émotion.

La jeune fille éclata en sanglots.

—Moi aussi, je suis arrivé trop tard !

—Comment !... c'était fini quand...

—Elle est morte toute seule !...

La vieille paysanne intervint, parlant et pleurant à la fois, ce qui rendait sa voix pénible à entendre, tant elle devenait criarde :

—J'avais cependant bien fait prévenir à l'avance. Madame se sentait si mal qu'elle m'avait dit, trois jours avant, d'envoyer une dépêche à Mademoiselle... Je ne sais pas écrire... c'est la femme du forgeron qui s'en est chargée. "C'est pressé, ne tardez pas, envoyez-la aujourd'hui", que je lui ai recommandé. Que voulez-vous de plus ? Je lui ai donné les sous pour la dépêche, elle dit l'avoir fait partir... et pourtant notre demoiselle n'a rien reçu... Sans Monsieur et Madame, elle aurait peut-être été toute sa vie à ne pas savoir que Madame sa mère n'était plus vivante...

(A suivre)

Bibliographie

L'Île de France Contemporaine, par Hervé de Rauville, avec une Lettre-Préface de M. Jules Lemaitre, de l'Académie Française, un volume in-18 de 400 pages, orné de 7 portraits 3 fr. 50. Nouvelle Librairie Nationale, 85, rue de Rennes, Paris.

“Je vous avoue, écrit M. Jules Lemaitre à l'auteur, dans la belle préface qui figure en tête de ce livre, que je ne connaissais guère l'Île Maurice que par l'idylle gracieuse et tragique de Paul et Virginie.

“Grâce à vous l'Île de Bernardin de Saint-Pierre est maintenant pour moi, autre chose encore qu'une forêt paradisiaque où se promènent deux beaux enfants escortés de bons nègres. Je connais à présent, ses origines, son histoire, sa lutte héroïque contre les Anglais et comment même sous leur domination, elle continue d'être par sa langue, son esprit et sa volonté “l'Île de France”.”

Originaire de l'Île Maurice, M. de Rauville nous donne une étude complète sur cette petite France d'Outre-Mer. Il nous décrit tour à tour les mœurs vivantes et pittoresques du colon, du nègre et de l'Indou, et ce n'est pas la partie la moins intéressante du livre, mais ce que l'on en retiendra surtout c'est l'histoire de cette poignée de Français luttant depuis un siècle contre le flot anglais qui veut les submerger.

L'émouvant spectacle de cette résistance arrache à Lady Barker, femme d'un gouverneur anglais, cette exclamation :

“Une chose dont je ne pense pas que vous vous fassiez une idée en Angleterre, c'est combien ce pays est complètement français... La connaissance du français, disait-elle encore, est ici la première nécessité de la vie.”

“Nous continuerons à vivre en Français, s'écriait M. Baissac, un éminent mauricien, parce que c'est en Français qu'ont vécu nos pères et c'est en Français que nous enseignerons la vie à nos enfants.”

C'est une forte leçon de courage et de foi dans l'avenir de notre race que nous recevons donc dans ce voyage dans la

mer des Indes et nous pouvons dire avec M. Jules Lemaitre :

“Autant que le Canada où que l'Alsace et la Lorraine annexée, l'île Maurice témoigne de la puissance et de la séduction du génie français. Et cela nous touche davantage, à un moment où ce génie paraît obscurci et souillé dans la métropole même. En nous le montrant irréductible, et vainqueur dans une vieille petite colonie de la France de nos rois, vous nous rendez confiance en lui. Vous avez fait à la fois un livre très intéressant et une bonne action.”

Restons chez nous, Roman canadien par Damase Potvin, (Librairie Guay, Québec, éditeur).

C'est un bien joli volume que ce “roman canadien” que l'auteur dédie aux membres de l'A. C. J. C. La thèse qui fait le fond du roman de M. Potvin, c'est que nos jeunes compatriotes auraient grand tort d'aller chercher le bonheur en d'autres pays quand ils peuvent si bien le trouver “chez nous”. L'histoire que l'auteur raconte est celle d'un jeune canadien, fils de cultivateur, entraîné aux États-Unis par l'appât du gain facile et qui n'y trouve que la misère et la mort pendant que la terre paternelle, dédaignée par lui, passe en d'autres mains. “*Restons Chez Nous!* disait M. l'Abbé Camille Roy, dans *l'Action Sociale*, le titre de ce roman canadien, est une parole, une exhortation d'outre-tombe. C'est le cri que fait entendre de dessous son tertre le jeune Paul qui s'en est allé mourir sur une terre étrangère. Cette œuvre littéraire, l'une des dernières nées de l'esprit canadien est donc aussi une œuvre patriotique. M. Damase Potvin, qui l'a écrite, a voulu rappeler à nos jeunes gens leur grand devoir de rester chez nous, et de dépenser chez nous les énergies de l'âme canadienne.”

“Voici un roman bien *canadien*, disait la *Verité* : Canadiens les scènes et paysages qui sont joliment décrits, canadiens les personnages dans leurs gestes et faits, canadienne la thèse patriotique qu'une saine fiction a ourlée de broderies toutes canadiennes sous le plume facile du jeune auteur, un canadien de bonne trempe, un canadien de *chez nous*.”

Bref ! *Restons Chez Nous* est un roman de la bonne sorte,

il est de toute manière une bonne œuvre, mais en ceci surtout, qu'il comporte une morale que nous pouvons qualifier nationale, et qu'elle est bien présentée.

Restons Chez Nous est en vente chez l'éditeur, J. A. Guay, Québec, et dans toutes les autres librairies. Il se vent 25 sous seulement.



Puisque vous venez voir Québec,

Pourquoi ne pas faire un séjour dans le pays ?

HOTEL DU LAC SAINT-JOSEPH, dans les Laurentides, à 50 minutes de la ville, par le chemin de fer Québec et Lac-Saint-Jean; sur le bord d'un lac de sept milles de longueur, idéal pour le canotage et la pêche; 100 chambres spacieuses; administré par un des meilleurs personnels de New York; tennis, golf, croquet, orchestre, splendide salle de bal, télégraphe, téléphone, lumière électrique; station du chemin de fer sur les terrains mêmes de l'hôtel. *Prix*: \$2.50 et plus. Ecrivez au Gérant, Hôtel du lac Saint-Joseph.

Pour voir la partie pittoresque de la province de Québec, il n'y a pas de meilleures lignes que celles du QUEBEC ET LAC-SAINT-JEAN et du CANADIAN NORTHERN. Le Québec et Lac-Saint-Jean relie Québec avec le lac Saint-Jean et le Saguenay en passant à travers les Laurentides, c'est-à-dire le paysage le plus varié de tout l'est du Canada. Hôtel de première classe à Roberval, sur le lac Saint-Jean—le pays du Ouananiche ou saumon d'eau douce.—L'embranchement de la Tuque va jusqu'au Saint-Maurice supérieur et traverse une grande étendue de pays de pêche, de canotage et de chasse.

Le CANADIAN NORTREHN relie Québec à Montréal en traversant un pays tout aussi beau; la vallée de Batiscan, le Lac-aux-Sables, les magnifiques chutes de Grand'Mère, Shawinigan et Maskinongé. Dans ces régions des Laurentides, tout dépasse les limites de ce que peut rêver l'imagination du touriste.

On peut obtenir tous les renseignements en s'adressant à la station du chemin de fer Québec et Lac Saint-Jean, à Québec, Téléphone 445.

Vous visiterez d'autres parties du Canada.

De Toronto, on se rend à Muskoka et à la Baie Georgienne, pays délicieux pour les vacances, par le CANADIAN NORTHERN ONTARIO RAILWAY. On peut obtenir des brochures contenant tous les renseignements en s'adressant au bureau des passagers du C.N.O.R., coin des rues King and Toronto, à Toronto.

On atteint le plateau supérieur par les bateaux de la CIE NORTHERN NAVIGATION, en partant de Sarnia, Ontario, et par la ligne CANADIAN NORTHERN. Un pays magnifique. Le même chemin de fer se rend à Winnipeg et à Edmonton en traversant le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta.

De Yarmouth à Halifax, le HALIFAX & SOUTH WESTERN a ouvert 700 milles de plage sur l'océan pour les touristes, et le INVERNESS RAILWAY a fait la même chose, au Cap-Breton, sur une longueur de 60 milles, le long du Golfe Saint-Laurent.

Tous ces chemins de fer appartiennent à la compagnie du CANADIAN NORTHERN RAILWAY. Demandez des brochures en écrivant au bureau de renseignements, Bureau-chef, Edifice du Canadian Northern, Toronto.



PROVINCE DE QUEBEC

(CANADA)

TERRE A VENDRE

BRILLANT AVENIR POUR LES COLONS ET LES INDUSTRIELS

TERRES POUR COLONS

Il y a plus de six millions d'acres de terres arpentées et divisées en lots de ferme à vendre dans et pour la Province de Québec.

Le prix de ces terres varie de vingt à cinquante sous de l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent acheter un lot de cent acres dans l'une des fertiles régions suivantes :—

1. Région du Lac St-Jean et du Saguenay.
2. " de l'Outaouais et du Témiscamingue.
3. " du Saint-Maurice.
4. Les cantons de l'Est.
5. La région de la Chaudière.
6. Le bas du fleuve Saint-Laurent, (côte sud).
7. La vallée de la Matapédia.
8. La Gaspésie.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages exceptionnels.

CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières ou la permission de couper du bois sur les terres de la Couronne se vendent à l'enchère publique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions, toute espèce de bois : épinette blanche, épinette noire, cèdre, érable, merisier, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de quatre piastres par mille, payable avant le 1er Septembre de chaque année.

POUVOIRS HYDRAULIQUES

Pour faciliter le développement industriel dans la province, le département cède ou loue les cascades ou chûtes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la puissance des pouvoirs hydrauliques.

Pour renseignements plus précis sur la valeur des terres et des bois, demandez un exemplaire du " Guide de Colon " au département des terres et des Forêts.

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Franco - Américaine

Pour les renseignements et les placements d'hommes dans l'ouest Canadien, s'adresser à la "Société Catholique et Française de Renseignements et de placements.

LETELLIER, Manitoba

Quand vous serez de passage à Québec

¶ Et que vous voudrez prendre un bon repas substantiel, adressez-vous au No. 27, RUE HEBERT, PENSION DIONNE. Table d'hôte, nourriture saine, abondante et de première qualité. Service de tout premier ordre fait de la façon la plus courtoise.

N'oubliez pas l'Adresse

PENSION DIONNE 27, RUE HEBERT, QUEBEC

¶ Cette annonce ne s'adresse pas spécialement aux résidents de Québec, où le RESTAURANT N. MORIN est des plus avantageusement connu, mais elle s'adresse surtout aux personnes qui sont de passage dans nos murs et qui désirent soit goûter aux fameuses HUITRES MALPEQUES, soit manger sur le pouce quelques bonnes CONSERVES FRANÇAISES, SARDINES, FOIE GRAS, SANDWICHES, PATÉS AU MOUTON, PATÉS AUX HUITRES, &c., et cela servi par un personnel courtois et à des prix modérés.

Cave Excellente : Vins et Liqueurs de meilleure qualité

N. MORIN, Restaurateur 44, rue Garneau.

QUEBEC



Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

Toute section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead, par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut-être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils, fille, frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède, d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence, pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère, si le père est décédé — de toute personne, qui est éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré par la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire, pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées aux routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus, pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du district de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

Si vous desirez faire partie d'une puissante société mutuelle

... DEMANDEZ LE PROSPECTUS DE ...

L'Alliance Nationale

No. 7, Place d'Armes, Montréal

BUREAU EXECUTIF

L. A. LAVALLÉE, Avocat, Echevin.....Président Gén.
 JOSEPH CONTANT, Pharmacien.....Ancien Président Gén.
 A. G. H. BÉRIQUE, M.D., Magog...1er Vice-Président Gén.
 F. C. LABERGE, Ingénieur Civil...2nd Vice-Président Gén.
 L. J. D. PAPINEAU, Sténographie.....Secrétaire Gén.
 A. ST-CYR, Courtier d'Assurance.....Trésorier Gén.
 THEO. CYPHOT, M.D.....Médecin en Chef
 S. BEAUDIN, Avocat, C.R.....Aviseur Légal
 E. H. GODIN, Avocat.....Directeur
 J. E. BROSSARD, Comptable.....Directeur
 J. W. MICHAUD, Comptable.....Directeur
 L. O. D'AURAY, Notaire.....Directeur
 FRANCIS FAUTEUX, Avocat.....Directeur

SYSTEME DE CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC



Le fameux Chemin de Fer
 Canadien à voie double

La principale artère de commu-
 nication entre l'Est et l'Ouest

LE SYSTEME DE CHEMIN DE FER DU GRAND TRONC atteint, par ses voies propres et ses voies de correspondance, les grands centres du Canada et des Etats Unis. A PART CELA, C'EST LA GRANDE VOIE PITTORESQUE DU CANADA.

Les villes historiques de Montréal et de Québec, avec leurs nombreux souvenirs du passé tout autant que leur attrait et leur prospérité de l'heure présente, sont toujours intéressantes.

Aménagement parfait.

Wagons à vestibules

L'excellence du service de ses wagons-restaurants a valu au Système du Grand Tronc une réputation qui s'étend à tout le continent.

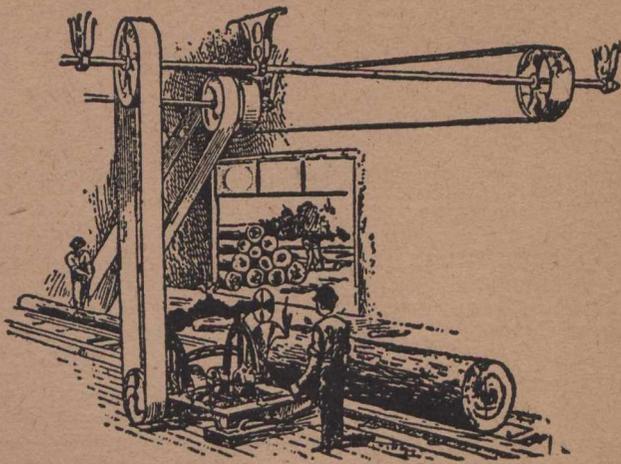
Ecrivez et demandez une copie de "Trains 3 & 4," une publication décrivant la route entre Chicago, Portland et Québec. On recevra aussi, sur demande, un magnifique pamphlet sur Montréal et Québec.

W. E. DAVIS,
 Gérant du service des voyageurs
 MONTREAL

G. T. BELL,
 Agent général du service des
 passagers et des billets, MONTREAL

CHAS. A. PAQUET
Prés.-Gérant

J. HENRI PAQUET
Sec.-Trés.



— La —
Cie Chas. A. Paquet
LIMITEE
MACHINERIES, ACCESSOIRES
— ET —
FOURNITURES DE MOULINS

TELEPHONES: Bell 2325 - - National

Machineries de première classe, pour convenir aux besoins de toutes industries.

Engins et Chaudières à Vapeur, Engins à Gazoline
Turbines à l'Eau, Moteurs et Dynamos Electriques, &c.

Spécialité: Développement de Pouvoirs d'Eau de tous volumes et Installations de Turbines

Agrès de Scies complets, Machines à Travailler et à finir le bois.

Accessoires pour la transmission du Pouvoir.

Arbres de Couche, Suspenseurs, Accouplements, Collets
Poules &c., &c.

Fournitures.-L'assortiment le plus considérable et le plus complet de Courries de Cuir, Caoutchouc et Cannevas de toutes dimensions. Echiffes de Coton, Huiles Scies à Dents rapportées et à Dents fixes, Meules d'Emerie, &c., &c.

LA QUALITE EST CE A QUOI NOUS TENONS LE PLUS

Les Machineries achetées par le Crédit Foncier, pour leur moulin de la Colonie d'Escourt ont été fournies par nous.

Nos. 2 et 4, Rue St-Joseph, - - QUEBEC